

DOPAMINE
CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ
#12
DÉCEMBRE 2019

DOPAMINE #12

DÉCEMBRE 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.



Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Photo couverture Numéro #12 : Thibault de Vivies©

Sommaire



Choisir son camp (page 05)

A l'occasion de la parution dans *Le Monde* d'une enquête de Luc Vinogradoff
Où s'arrête le médicament, où commence la drogue ? Le cas de la kétamine



La tête à l'envers (page 09)

A propos du n°135 de *Tendances*, parution de l'OFDT
L'exposition au marketing en faveur de l'alcool
et du n°39 de *Décryptages*, parution de l'ANPAA
Les alcooliers et la prévention



Un singe sachant picoler (page 15)

A propos du roman d'Antoine Blondin et du film d'Henri Verneuil
Un singe en hiver



Filmer l'alcool (page 21)

A propos du mémoire de capacité d'addictologie Clinique du Dr Laetitia Audiffred
Les représentations des complications de l'addiction à l'alcool au cinéma



Opium en force (page 25)

A propos du dossier présenté dans le numéro 467 du mensuel *L'histoire*
Les guerres de l'opium
Quand l'Angleterre et la France humiliaient la Chine



Des nouvelles des favelas (page 31)

A propos du recueil de nouvelles de Giovanni Martins
publié aux Editions Gallimard
Du soleil sur ma tête



Course-poursuite (page 36)

A propos de la série documentaire diffusée sur Netflix
Narcoworld - Histoires de drogue



Richard en guerre, Tim en paix (page 44)

A propos de l'ouvrage de Bill Minutaglio et Steven L.Davis
publié aux Editions Navigata

L'homme le plus dangereux d'Amérique



Pano nous raconte (page 52)

A propos de la série audio en 6 épisodes
diffusée sur la plateforme *Substances*

Pano, shaman malgré lui



La France psychoactive (page 58)

A propos du rapport national de l'OFDT

Rapport national à l'OEDT 2019



Juul et compagnie (page 63)

A propos du documentaire de Sarah Holm Johansen
diffusé dans la série Broken sur Netflix

Un vapotage d'enfer



Cité DOPAMINE #12 (Fiction) page 68



ÉDITO

Et c'est parti pour un "janvier sobre", et même si, d'une part ce n'est pas simple de briser le mouvement de consommation d'alcool intensifié pendant la période des fêtes, et d'autre part que tout ceci semble très sanitaires correct, pas de raison de ne pas se lancer un défi, ou plutôt si des tas de raisons de ne pas se le lancer, mais c'est bien à ça justement que l'on reconnaît un défi, non pas seulement se prouver que l'on est "cap" alors que personne ne nous oblige à établir une quelconque performance, mais aussi en l'occurrence simplement changer des habitudes ancrées en nous et faire une pause dans une course à l'usage qui ressemble plus à du surplace qu'à une réelle avancée. Bref !! Tentons ce gros coup-là après avoir enfilé les petits coups... Le mois de janvier d'une nouvelle année n'est pas un mois comme les autres. On se rappelle ce que l'on a accumulé comme plaisirs et déplaisirs durant l'année précédente, plaisirs ou déplaisirs qui peuvent d'ailleurs être associés à une consommation d'alcool ou autres psychotropes. On essaie d'oublier ce qui nous a fait du mal et garder en mémoire ce qui nous a fait du bien. Mais l'on repart également sur une nouvelle dynamique, comme si, concernant les usages du moins, les excès de cette fin d'année nous invitaient désormais à la mesure... Les bonnes résolutions ont souvent à voir avec une forme de culpabilité qui nous invite à vouloir redresser la barre... Il ne s'agit pas, avec ce "Dry January" que nous proposent nos voisins anglo-saxons, d'essayer d'atténuer cette culpabilité en réempruntant ce que certains seraient tentés d'appeler le droit chemin de la sobriété, mais simplement de titiller son rapport à l'alcool et d'essayer de reprendre, en force, le contrôle sans entrer en guerre contre le produit ou ses usagers. La sobriété du mois de janvier, qui peut bien entendu se prolonger au-delà, ne doit pas être une contrainte mais un plaisir, avec l'espérance d'un pari tenu...

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : edward-lear-1823475_1280©)

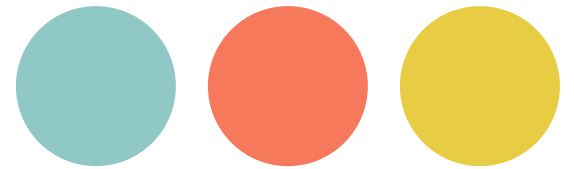


CHOISIR SON CAMP

PRESSE
(ACTUALITÉS)



Dans cette enquête, parue dans le Monde, on s'appuie sur l'usage de la kétamine pour se poser la question de savoir où s'arrête le médicament et où commence la drogue, mais sans que la réponse soit, semble-t-il, à portée de main...



Il est des questions qui sont posées en partant du postulat qu'un médicament n'est pas vraiment une drogue et qu'une drogue n'est plus un médicament. Encore faudrait-il s'entendre sur les termes. Il semblerait qu'ici un médicament soit identifié a priori comme une substance légale dont l'administration est à visée purement thérapeutique, alors qu'une drogue est identifiée, elle, a priori comme une substance interdite dont l'usage est à visée purement récréative et comporterait alors, inévitablement, des dangers. Ce postulat, qui place les drogues dans la catégorie des produits clairement toxiques et à bannir, ne fait que suivre le mouvement général des représentations qui tend vers une condamnation sans faille de ces substances. En partant de ce postulat-là, alors oui, la question d'une bascule du "médicament" à la "drogue" se pose, et l'on sait bien qu'un médicament considéré comme détourné de son usage thérapeutique bascule inévitablement dans l'inconscient collectif du côté obscur de la force, quelque soit la dose, alors que, pourtant, il s'agit bien du même produit et de la même force. Choisis ton camp camarade !...

Le Monde

**Où s'arrête le médicament,
où commence la drogue ?
Le cas de la Kétamine**

Une enquête de Luc Vinogradoff
Publiée dans *le Monde*
le 27 novembre
Réservée aux abonnés

La question posée dans cet article, concernant la Kétamine, anesthésique largement répondu dans la pharmacopée humaine, n'a aucune raison de ne pas se poser pour tous les autres psychotropes, sauf à considérer que le combat contre la douleur ne vise que les douleurs physiques ou alors qu'il est des consommateurs qui sont plus légitimes que d'autres à user de certains produits... Alors bien entendu, il est question du contrôle des produits, mais à ce sujet la philosophie des uns et des autres concernant les moyens à mettre en oeuvre pour atteindre cet objectif de contrôle est loin de pointer dans la même direction. Les



Extrait de l'article

« Malgré ces avantages médicaux amplement démontrés, les instances de régulation des drogues débattent depuis une quinzaine d'années du placement de la kétamine sous contrôle international, ce qui compliquerait son accès pour raison médicale. »

organes de contrôle et de surveillance de l'ONU partent du principe que le meilleur des contrôles passe inmanquablement par une législation prohibitive, alors que l'Organisation Mondiale de la Santé par exemple, mais aussi de nombreuses ONG, ainsi que le corps médical dans son ensemble et la plupart des acteurs de terrain au plus près des patients usagers, penchent du côté d'une législation, non pas permissive (ne leur faites pas dire ce qu'ils n'ont pas dit), mais encourageant un "contrôle", ou plutôt une surveillance et un accompagnement dans l'usage, purement médicaux. Il s'agit alors de limiter les difficultés d'accès à un produit clairement revendiqué comme essentiel dans notre pharmacopée, surtout en zone de guerre ou de catastrophe naturelle, mais aussi tout simplement dans les salles d'opération de pays en développement qui manquent souvent de ressources et d'alternatives. La Kétamine, créée en 1967, peut être administrée facilement, en injection, comme agent anesthésique pour une anesthésie générale ou une analgésie postopératoire. Son efficacité et son utilité ne sont plus à démontrer, et pourtant elle est toujours classée dans la catégorie des stupéfiants, sous couvert d'arguments qui mettent en avant un "potentiel d'abus" qui justifierait un contrôle plus strict et donc une prohibition...

Alors, ce produit qui circule sous le manteau dans les milieux festifs, sous l'aspect d'une poudre blanche, poudre sniffée ou ingérée, recherchée essentiellement pour ses effets sociabilisants, euphorisants, emphatogènes, mais aussi sédatifs, sera toujours plus suspect que celui, sous forme liquide, contenu dans les flacons étiquetés des armoires à pharmacie. Quelles que soient les motivations d'usage des consommateurs, elles seront toujours bien moins légitimées que celle de patients pris en charge médicalement. La recherche du plaisir sera toujours plus suspecte que celle du soulagement de la douleur, sachant que l'une n'est pourtant pas toujours dissociable de l'autre, loin s'en faut... Quand il s'agit de quête de bien-être ou de mieux-être, pourquoi faudrait-il faire des différences ? Un usager récréatif est de fait considéré a priori comme moins préoccupé par les risques inhérents à son usage, qu'il ne s'agit pas bien entendu ici de minimiser, qu'un



Extrait de l'article

« Dans les free parties britanniques, les clubs berlinois ou les festivals techno en France, elle est prisée pour ses effets euphorisants et empathogènes, pour cette étrange sensation qu'elle procure de se sentir en dehors de son corps, de danser en étant bousculé par des hallucinations auditives, d'être désorienté par ces lumières qui semblent pénétrer votre peau. »

médecin prescripteur... Tant que la norme restera l'interdit concernant ces substances psychoactives, et que les qualifications de "médicament" ou de "drogue" seront conceptualisées et donc facilement idéalisées, des a priori, des incompréhensions et des incohérences persisteront inévitablement. Les catégories et classements au niveau national et international n'ont plus aucun sens depuis que des produits comme le cannabis sont prohibés dans certains pays et pas dans d'autres, ou que des essais médicaux sur les psychédéliques se développent. La crédibilité des conventions internationales a pris un certain coup derrière la tête... Par ailleurs, des substances comme l'alcool, tout aussi psychoactif que l'ensemble des stupéfiants, ne sera jamais totalement inscrit dans l'inconscient des peuples comme une drogue, tant ce mot "drogue" est chargé négativement et concentre à lui tout seul toutes les angoisses de perte de contrôle et de risque de dépendance que l'on associe alors plus facilement et injustement à certains produits plutôt qu'à d'autres...

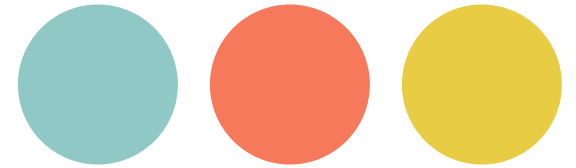


LA TÊTE À L'ENVERS

DOCUMENT PROFESSIONNEL
(ACTUALITÉS)

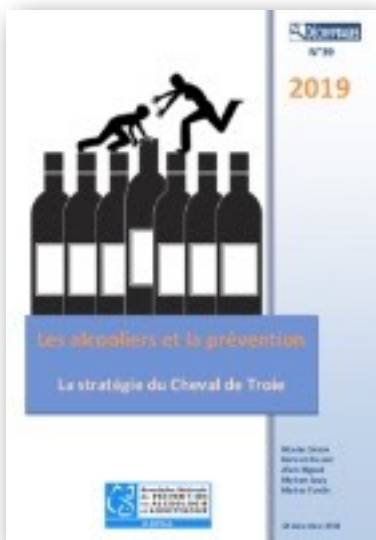


La réglementation de la publicité en faveur de l'alcool aura beau tenter, depuis la loi Evin de janvier 1991, de contenir l'exposition des jeunes, le psychotrope préféré des Français a su se mettre en valeur et imprimer la mémoire de potentiels consommateurs. L'alcool s'expose encore très bien car les alcooliers savent y faire pour nous mettre la tête à l'envers...



L'exposition au marketing en faveur de l'alcool chez les jeunes, à 17 ans.

OFDT, *Tendances* 135
Décembre 2019



Les alcooliers et la prévention. La stratégie du cheval de Troie

ANPAA, *Décryptages* n°39
Décembre 2019

Il suffit de combiner les études concernant l'exposition des jeunes de 17 ans au marketing en faveur de l'alcool et celles concernant les stratégies des alcooliers pour transformer une prévention de façade en publicité, pour comprendre que les réglementations ont du mal à contenir la pugnacité des lobbys, lobbys qui se cachent derrière la valeur sociale et économique des boissons alcooliques pour oeuvrer en faveur d'un niveau de consommation qui ne doit surtout pas baisser au risque de les mettre, eux, en péril...

Le numéro 135 de *Tendances*, la parution de l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies, ne peut qu'établir un constat clair : les jeunes, à 17 ans, sont bel et bien exposés à de la publicité en faveur de l'alcool, et cette exposition leur reste en mémoire et a une incidence sur leurs usages... Pour mesurer cette exposition et son impact, un jeu de questions (French Alcohol Marketing Exposure Scale) a été utilisé lors des traditionnelles enquêtes ESPAD et ESCAPAD, respectivement en 2015 et 2017, auprès des adolescents, et les résultats sont assez concluants... Une très large majorité de ces jeunes se souviennent avoir vu une publicité pour de l'alcool, et plus d'une centaine de marques ont été mémorisées, dont six d'entre elles reviennent très régulièrement, surtout des marques de bière... Visiblement l'objectif de mémorisation est donc atteint par les publicitaires, et celui de consommation, qui y est associé, aussi, puisque plus de 20% des adolescents disent avoir eu envie de consommer après avoir visionné ces publicités. Par ailleurs, plus ils connaissent la marque et le type d'alcool, et sont consommateurs, plus la publicité remplira son rôle tentateur... Et même si des restrictions



Extrait p.05-06

« Les lobbies du tabac, de l'alcool et de la nutrition ont amplement démontré leur capacité à s'opposer aux mesures efficaces de prévention. Ils ont même créé leurs propres structures et organismes pour s'inscrire dans le champ de la santé. Il importe de ne pas donner de crédits à ces démarches fondées sur l'ambiguïté et destinées à contrer une prévention efficace. »

Extrait d'un propos de la Fédération Française d'Addictologie
Dans *Décryptages* n°39

publicitaires ont été imposées aux médias, en interdisant par exemple la présence de publicités dans ceux ciblant les jeunes, il paraît difficile d'empêcher que ces jeunes soient exposés à ce marketing dans la rue, dans la presse, à la radio et surtout sur internet, médias dont les filtrages sont quasiment impossibles. La présence en masse de ces publicités en faveur de l'alcool dans leur vie quotidienne semble si prégnante qu'un certain nombre d'adolescents affirment même étonnamment en avoir vu récemment à la télévision alors qu'elles sont pourtant bannies de ce média depuis un certain nombre d'années maintenant. Comme quoi, la rétine sait imprimer durablement certaines images... Il est donc important que le contrôle publicitaire se poursuive et qu'il soit surtout plus efficace, mais aussi qu'un travail de sensibilisation et de prévention se fasse en amont. Celui-ci doit être entrepris par des acteurs et des supports indépendants de l'industrie alcoolière pour éviter, bien entendu, tout conflit d'intérêt...

Le numéro 39 de *Décryptages*, la parution de l'ANPAA (Association Nationale de Prévention en Alcoologie et Addictologie) propose de revenir sur la prévention mise en place par les alcooliers, prévention présentée en intitulé comme une stratégie du Cheval de Troie puisqu'elle consiste à pénétrer le champ de la santé pour en affaiblir ou en détourner les messages et les actions efficaces, et ainsi défendre des intérêts qui ont logiquement bien plus à voir avec le développement économique des marques qu'avec la protection sanitaire. Même si le message public des alcooliers consiste à mettre en avant de bonnes intentions, toutes les actions entreprises vont dans le sens opposé, alimentant ainsi un scepticisme logique des acteurs de santé, loin d'être dupes...

Bien entendu, le lobby des alcooliers doit faire face depuis des années, dans la population générale, à une perception des risques liés aux usages d'alcool bien plus importante qu'avant. Les messages sanitaires à répétition ont joué leur rôle. Il a donc bien fallu que les fabricants d'alcool s'adaptent et contre-attaquent, mais en donnant l'impression qu'ils accompagnent ce mouvement de prévention et de réduction des risques, et ce pour ne pas se



Extrait p.11

« En clair, la participation des alcooliers à des actions de prévention risque surtout de promouvoir les boissons alcooliques des marques qui s'y impliquent. Le bénéfice est double : on promeut le produit, mais en bénéficiant (à tort) de l'image positive de la prévention. Il s'agit d'une opération de healthwashing (peindre aux couleurs de la santé une action qui poursuit des objectifs contraires). »

Dans Décryptages n°39

mettre les gouvernements et l'opinion publique à dos, opinion publique qui réclame, elle, plus de protection et donc de réglementation, de contrôle, et de prévention efficace... La stratégie des lobbys est insidieuse bien entendu, mais bien ficelée. Plus on s'approchera de la cible des consommateurs sur lesquels l'on peut gagner des parts de marché, les femmes par exemple, ou de ceux que l'on doit initier pour que l'usage s'inscrive dans la durée, les jeunes par exemple, plus on a de chance de voir surgir des campagnes et des actions de prévention douteuses...

Les alcooliers prétendent être aussi bien placés que les acteurs de santé pour pouvoir toucher la population car ils sont en contact avec les consommateurs, mais comment concilier baisse du niveau de consommation dans la population générale, dont on sait qu'il a un impact sur les niveaux d'usages sanitaires à risque, et sauvegarder des intérêts économiques ? Cela semble difficilement conciliable même si les industriels de l'alcool nous font croire le contraire... Et même s'il s'agissait, de bonne ou mauvaise foi, de s'inscrire dans une démarche honnête et sincère de prévention, de quelle prévention parle-t-on ? Les alcooliers ont bien choisi leur zone de pénétration du secteur, zone qui n'est en fait qu'une zone de confort. Ils s'inscrivent rarement dans ce que l'on nomme la prévention primaire qui consiste à réduire autant que faire se peut les usages, mais plutôt dans de la prévention secondaire et tertiaire qui agissent, elles, quand le trouble sanitaire est en marche ou même affirmé et avancé. Cette prévention alcoolière n'interfère en rien sur les niveaux d'usages, mais plutôt sur leurs conséquences. Les alcooliers ont tout intérêt, bien entendu, à ce que les gens continuent à consommer le plus possible, mais que les dégâts soient réduits au minimum, ce qui est difficilement conciliable. Malheureusement, sans vouloir les taxer de machiavélisme, force est de constater, preuve à l'appui, que les intérêts économiques priment inévitablement sur les intérêts sanitaires, et que tout est fait pour limiter les messages de prévention primaire des acteurs de santé ou alors les détourner, minimiser publiquement les dégâts de l'alcool, et maximiser les profits au détriment de la protection sanitaire...



Extrait p.15

« Le temps de la naïveté est définitivement révolu. Les objectifs des alcooliers ne sont pas de participer à une prévention efficace des risques et dommages liés à la consommation d'alcool. Ils consistent au contraire à instrumentaliser la prévention pour préserver le niveau de consommation et de profits, à détourner et affaiblir les messages, et si possible à trouver quelques acteurs de santé pour s'associer à leurs actions contre-productives. »
Extrait de la conclusion de *Décryptages* n°39

Pour atteindre leurs objectifs, les alcooliers utilisent plusieurs méthodes. Ils proposent pour commencer un certain nombre d'éléments de langage qui ont à voir avec la "modération", la responsabilité du consommateur, ou la nécessité d'une éducation au goût, concepts pour une bonne part tout à fait louables mais qui ont la roublardise d'exonérer le produit, ainsi que les campagnes de marketing, de toute responsabilité, et donner alors l'impression que l'usage d'alcool, tant qu'il est "modéré", est une norme sanitaires acceptable et même culturellement souhaitable... La prévention prônée et mise en oeuvre par la suite, ne sera alors, non pas universelle, c'est-à-dire visant toute la population, mais plutôt ciblée, c'est-à-dire touchant essentiellement les populations à risque. Mais même dans ce cadre-là tout laisse à penser que les bonnes intentions ne sont pas suivies des faits : créations de produit spécifiques pour les jeunes, les femmes ou les petits porte-monnaies ; opposition systématique à toutes mesures visant à agrandir les messages de prévention, comme par exemple le pictogramme apposé sur les bouteilles concernant l'usage d'alcool pendant la grossesse ; et enfin, détournement de campagnes nationales de prévention comme celle par exemple d'*Octobre Rose* pour le dépistage du cancer du sein dont on sait que la consommation d'alcool est un facteur de risque non négligeable. Pendant cette campagne, le lobby *Vin et Société* avait promu le message de prévention suivant : « *Un bon vin peut attendre neuf mois* », laissant entendre que l'alcool peut être une récompense après neuf mois de privation, qu'il peut ou doit être culturellement associé aux heureux événements ou que la norme sociale est bien la reprise de l'usage après la grossesse. Au diable les risques de cancer du sein...

Et pour plus de crédibilité encore dans cette démarche de prévention aux objectifs cachés, les alcooliers n'hésitent pas à tenter des rapprochements ou des accords avec des acteurs de la santé. Ce numéro de *Décryptage* parle alors de "*pacte faustien*", puisqu'il s'agit pour certains acteurs d'accepter l'aide financière des alcooliers en échange insidieusement de compromis sur les messages de prévention délivrés. Les moyens dépensés par



l'industrie alcoolière ne représentent alors pas grand-chose en comparaison de la valeur financière d'un tel soutien pour les acteurs de santé bien plus démunis. L'investissement en vaut la chandelle. C'est donnant-donnant sans que ça en ait l'air... Il arrive aussi que les alcooliers réussissent à torpiller des campagnes de prévention. Récemment *Vin et Société* a soutenu une initiative intitulée "janvier sobre" pour contrer une campagne initiée par santé Publique France, organisme public qui proposait un "Dry January" sur le modèle britannique qui a fait ses preuves outre-Manche. Le lobby a réussi à faire que cette campagne de prévention soit finalement abandonnée par les pouvoirs publics qui n'ont pas reçu de soutien du chef du gouvernement, bien au contraire. Heureusement, les acteurs de la société civile ont repris la campagne à leur compte et invite la population, dans son ensemble, à s'abstenir de boire de l'alcool au lendemain des fêtes de fin d'année et ce pendant un mois...

Il ne s'agit pas, avec cette campagne du "*Dry january*", d'une injonction des acteurs de santé qui viserait à stigmatiser de potentiels usagers en valorisant les abstinents, mais simplement d'une proposition sanitaire qui regarde chacun dans ses choix, mais dont la valeur va au-delà du symbole...

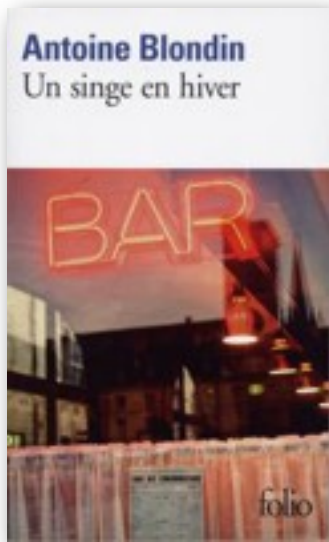
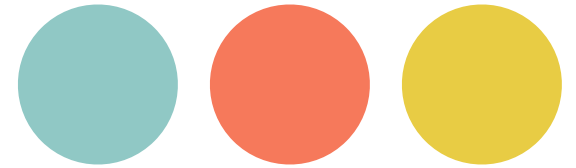


UN SINGE SACHANT PICOLER

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN
(FLASH-BACK)



Dans cette rubrique, qui présente en même temps un film et le roman dont il est l'adaptation, il est question de revenir ici sur deux oeuvres marquantes qui ont réuni de grands noms autour de la thématique addictive probablement la plus explorée et exploitée au cinéma et en littérature, à savoir l'alcoolodépendance... Blondin, Verneuil, Audiar, Gabin et Belmondo sont de la partie...



Un singe en hiver

Un roman d'Antoine Blondin
Edition poche Folio 1973
224 pages, 6,80 euros



Un singe en hiver

Un film de Henri Verneuil, 1962
avec Jean-Paul Belmondo,
Jean Gabin, Suzanne Flon,...

Il faudra attendre qu'une adaptation cinématographique du roman d'Antoine Blondin sorte sur les écrans pour que des désirs de censure du ministère de la santé de l'époque voient le jour. Les images d'ivresse, fictionnelles ou pas, sont toujours plus taxées d'encourager une consommation excessive que des mots. Qui aurait imaginé interdire la parution de ce roman d'Antoine Blondin sous prétexte qu'il faisait l'apologie de l'ivresse alcoolique, ce dont s'est toujours défendu l'auteur ? Chacun des lecteurs ou spectateurs y verra, soit les satisfactions recherchées à juste titre par les buveurs occasionnels ou compulsifs, soit les affres d'un usage immodéré qui ne pourrait que faire du mal au consommateur et à son entourage. Comment imaginer que cette fiction puisse faire, volontairement ou non, l'apologie de l'alcool, quand elle s'attache essentiellement à lier deux hommes, un peu seuls au monde, et que la boisson n'est ici finalement, sans que l'on puisse lui en faire le reproche, le catalyseur d'une rencontre réussie ? Attention de ne pas tout confondre, de jeter un sort au produit en l'accusant de tous les maux, et par la même occasion de pointer du doigt ceux qui donnent la parole aux usagers buveurs... Entre le prosélytisme aveugle et la censure idiote, il y a sûrement de la place pour la connaissance, la compréhension et la compassion, si nécessaire...

Toujours est-il que le film est assez fidèle au roman à quelques détails près, qu'ils explorent l'un et l'autre les problématiques de l'usage compulsif et du sevrage radical, et qu'ils sont tous les deux devenus "cultes" comme on dit pour expliquer qu'ils sont inscrits dans l'esprit de ceux qui ont eu l'occasion de lire et visionner les



Extrait p.34

« Ca me rappelle ces singes égarés que j'ai vu dans certaines villes d'Orient : quand le climat devient trop rude ou qu'ils sont trop nombreux, on les rassemble et les populations se cotisent pour chauffer un train spécial qui les ramène dans leurs forêts... A ceci prêt que je me sentais très seul durant le parcours. »

Albert

deux oeuvres en y laissant une trace marquante dont le contenu et les contours sont peut-être plus étendus qu'on l'imagine... L'alcool aidant, on entre au coeur de ce qui permet à deux hommes de devenir amis sans qu'on ait besoin de vouloir tout expliquer et tout comprendre. Préservons encore le mystère, s'il en est, de la nature psychoactive des substances, qui fait que ça peut aller bien au-delà de la simple mécanique chimique du cerveau... Bref !!

Roman ou film, on entre dans cette aventure par la même porte, celle d'un hôtel, le Stella, dont le propriétaire, un soir d'ivresse de plus avec son voisin et ami, sous les bombes du débarquement de juin 1944 sur la côte normande, décide, dans un moment de lucidité ou de folie, de faire la promesse à sa femme d'arrêter de boire si son hôtel survit à la tempête de bombes qui s'abattent sur le village de Tigreville... Albert Quentin a l'habitude de boire, de boire beaucoup. Son ivresse habituelle le rend nostalgique de sa jeunesse militaire passée en Chine en tant que fusilier marin d'Extrême-Orient, et chaque beuverie est l'occasion de reprendre le combat. L'alcool réveille les élans d'Albert, même s'il en perd l'équilibre et prend des risques inconsidérés. Son usage régulier et intensif d'alcool ne rend pas vraiment heureuse sa femme Suzanne qui en paie les pots cassés. Mais l'homme n'est pas du genre à se voir imposer par qui que ce soit une cure de sevrage. C'est lui seul qui décidera du jour et de l'heure où ça en sera trop. Sa femme n'a pas une nature à ordonner, mais bien à accompagner avec raison... Le jour vient enfin, quand le ciel peut s'écrouler sur sa tête, où Albert décide de changer ses bonnes vieilles mauvaises habitudes, en proclamant haut et fort ses résolutions. « *Si je rentre dans mon hôtel, si Suzanne à la tombée du jour rallume l'enseigne, qui est notre signe de vie, si un voyageur attiré par cette veilleuse me demande sa clef, jamais plus je ne toucherai à un verre, jamais plus !...* »... Il faut croire que le business a repris à la fin de la guerre car une dizaine d'années plus tard, l'hôtel est toujours là avec deux propriétaires qui ont pris de l'âge mais qui tiennent debout. Une différence de taille concernant Albert : il a bel et bien arrêté de boire, mais a perdu de sa verve et de son élan des jours passés et ne semble pas le plus heureux des hommes. L'hôtel est peu



Extrait p.51

« Tu me fais peur, disait-elle encore. Je n'ai pas peur de ce que tu peux me faire, mais de ce que tu deviens par moments, de ce démon nouveau qui surgit à côté de moi, à côté de toi peut-être, imprévisible. J'attends un homme, j'en vois apparaître un autre, Dieu sait que tu peux être charmant, et c'est là le plus terrible. Pourquoi bois-tu ? Es-tu malheureux ? Il vaudrait mieux regarder les choses en face avant qu'il soit trop tard. J'ai besoin de m'appuyer sur quelqu'un de solide. »

Claire, la femme de Gabriel, à son mari

fréquenté et sa promesse tenue de ne plus boire une goutte d'alcool ne semble même pas lui peser, en apparence du moins. Sa vie à la lumière du jour semble bien plus morne que ses rêves encore peuplés d'aventures en Chine où il descendait le Yang-tsé-kiang dans son lit-bateau avec « *double ration d'alcool de riz si l'équipage indigène négligeait de se mutiner.* »...

Pour réveiller les vieux démons et les envies "d'imprévu" d'Albert, l'arrivée de Gabriel Fouquet vient à point nommé. Le client, sans bagage, est un jeune homme intrigant de trente-cinq ans qui pense séjourner là quelques jours sans que ses motivations soient tout de suite affirmées. L'homme est aussi porté sur la bouteille que l'était Albert quelques années plus tôt, et se réfugie dans l'alcool pour oublier son divorce avec une ex-femme, Claire, qu'il aimerait reconquérir. Ses rêves sous alcool ne sont pas ceux de descente d'un fleuve chinois mais de combats tauromachiques espagnols... Assez vite, Albert devra épauler son jeune client et profiter de sa position pour lui éviter des ennuis et faire que son séjour en ville ne soit pas écourté. Il le borde quand il rentre saoul après une soirée d'ivresse où il était prêt à se battre avec la terre entière, et il le défend auprès du commissaire de police suite à une arrestation pour avoir voulu faire l'écarteur avec les automobiles s'engageant dans l'axe principal de la ville... Gabriel n'est pas fier de l'état dans lequel il se met car ses ivresses ne font finalement que l'éteindre et le mettre en péril. Il a des idées noires à chasser de son cerveau, en lien avec des problèmes familiaux à régler. Ces problèmes sont aussi liés à sa consommation d'alcool, car si sa femme l'a quitté c'est qu'il commençait à lui faire peur. Il ne connaît pas l'ivresse légère, car il pense qu'elle n'existe pas, et qu'elle n'est jamais en mesure de faciliter les rapports humains. Sa femme ne le reconnaît plus quand il a bu... Si Gabriel en est venu à séjourner à Tigreville, c'est qu'il veut rendre visite à sa fille unique d'une douzaine d'années, Marie, qui vit en pension dans l'institution scolaire locale. Il est même prêt à l'embarquer avec lui en Espagne...

Le trentenaire est un chien fou qui a du mal à rester en place et bouscule les habitudes du vieux couple de tenanciers. Suzanne, la femme d'Albert, voit en lui la joie de vivre que son mari a perdu et s'inquiète de sa mauvaise influence. L'alcool qui avait disparu, car



Extrait p.146

« Si quelque chose devait me manquer, ce ne serait pas le vin mais l'ivresse. Comprends-moi : des ivrognes, vous ne connaissez que les malades, ceux qui vomissent, et les brutes, ceux qui cherchent l'agression à tout prix ; il y a aussi les princes incognito qu'on devine sans parvenir à les identifier... ... Pour eux, la boisson introduit une dimension supplémentaire dans l'existence, surtout s'il s'agit d'un pauvre bougre d'aubergiste comme moi, une sorte d'embellie, dont tu ne dois pas te sentir exclue d'ailleurs, et qui n'est sans doute qu'une illusion, mais une illusion dirigée. »
Albert à sa femme Suzanne.

enfermé sous clé, refait surface, et les tentations sont au rendez-vous. Suzanne tente vaille que vaille de veiller au grain mais voit bien que ce n'est pas forcément la bouteille de vin posée sur la table au moment d'un dîner avec Gabriel qui attire en premier lieu son mari, mais plutôt l'excitation et le mouvement qui y sont associés et qu'Albert a perdus. Peut-être n'a-t-il pas su retrouver goût à la vie depuis sa décision radicale de ne plus toucher à un seul verre d'alcool. Il est question pour Albert de supporter désormais une vie sans son psychotrope de prédilection, comme sa femme a dû supporter celle où l'alcoolisation impactait leur relation et leur existence. L'alcool et l'ivresse qui accompagnait sa consommation remplissaient la vie d'Albert qui depuis son sevrage réussi s'ennuie. Il veut, non pas boire un demi verre pendant les repas, comme lui propose alors sa femme, mais être ivre. C'est l'ivresse qui lui manque. A l'inverse de Gabriel qui cherche dans l'alcool une consolation, Albert revendique lui y chercher un tremplin... C'est bien l'une des problématiques du sevrage qui consiste en une abstinence totale en mettant en avant la peur légitime qu'un premier verre en entraînera fatalement un autre, et ainsi de suite. Ce choix reste bien entendu fragile même après des années de sobriété, mais il impose à l'abstinant de retrouver une raison de vivre quand l'existence était alors entièrement tournée vers la quête d'alcool. L'on sait désormais que pour certains usagers, la barre est bien trop haute, et que l'absence d'autres plaisirs ou préoccupations de vie met à mal l'objectif initial. Une autre option qui serait celle d'une reprise d'un contrôle de la consommation, n'est plus considérée de nos jours comme irréaliste, du moins pour beaucoup de professionnels qui accompagnent les usagers en demande de sevrage...

Toujours est-il qu'Albert se laissera aller au final à accompagner Gabriel dans une ultime nuit d'ivresse qui verra les deux hommes faire la tournée des bistrots, sortir de pension Marie, et organiser au final un immense feu d'artifice sur la plage du débarquement... L'ivresse est alors portée en étendard et présentée par Albert comme un retour de flamme mais surtout une reprise de sa liberté de boire ou de ne pas boire. Il balance d'un revers de l'esprit les



Extrait du film

« Les princes de la cuite, les seigneurs, ceux avec qui tu buvais le coup dans le temps, mais qui ont toujours fait verre à part. Dis-toi bien que tes clients et toi ils vous laissent à vos putasseries, les seigneurs ; ils sont à cent mille verres de vous. Eux, ils tutoient les anges. [...] Vous avez le vin petit et la cuite mesquine ; dans le fond, vous ne méritez pas de boire. »

Albert, à Esnault (ancien ami de cuite)

dix ans passés à se contenir, à entretenir une abstinence comme une gageure, gageure qui ressemble plus à une obstination de son point de vue. Comme la quête d'alcool était devenue l'objectif central de ses tournées et journées, le désir d'abstinence totale, même si cette dernière s'est fait oublier un temps, devient une nouvelle obsession qui lui pèse. Fini de faire l'élève modèle. « *Qu'avait-il fait pendant dix ans ? Il avait sucé des bonbons en se donnant des bons points : Premier prix d'Impassibilité ! Premier prix de Renoncement ! Premier prix de prudence ! Pas de vagues surtout, pas de remous ; dix années parcimonieuses, retranchées derrière des barricades médiocres et un serment...* » Albert reconnaît aussi que c'est l'occasion qui fait ici le larron et peut avouer qu'il a simplement très envie de boire sans se réfugier derrière des excuses qui ont tout de même un sens... La nuit d'ivresse sera l'occasion pour lui de rentrer en confrontation avec ses anciens camarades de saoulerie et de faire le fier pour se prouver qu'il a repris du poil de la bête et qu'il n'est pas un moins que rien parce qu'il s'est remis à boire, surtout s'il l'assume totalement...

Rien ne nous dit qu'au départ de Gabriel, Albert se remettra à une consommation régulière intensive d'alcool. L'on peut même imaginer facilement le contraire tant l'ivresse de cette fameuse nuit ressemble à une parenthèse enchantée... Les deux compères se quitteront le lendemain sur un départ qui ne fait que sceller leur compagnonnage et leur amitié. On peut alors oublier que l'alcool était de la partie et retenir que la rencontre des deux hommes était l'essentiel de cette histoire. Les deux singes ont trouvé comment se réchauffer mutuellement...

**FILMER
L'ALCOOL**
DOCUMENT
(ACTUALITÉS)



Dans le mémoire que la Dr Laetitia AUDIFFRED nous a donné à lire, il est question de confronter les représentations des complications de l'addiction à l'alcool au cinéma avec une réalité des troubles liés à l'usage bien plus étendue qu'on nous le laisse imaginer sur les écrans...



Nombreux sont les films qui proposent d'aller jeter un oeil, même furtivement, aux problématiques en lien avec les usages addictifs d'alcool, mais quand on compare leur contenu à la réalité des troubles ou complications, il n'est pas si surprenant de constater de réelles différences. Le cinéma est le reflet des représentations du moment, ou trimbale avec lui tout le poids de l'imaginaire collectif qui se nourrit depuis des années des récits et images sur l'ivresse et l'alcoolisme. Le septième art transpire de ces représentations mais les alimente dans le même temps. On sait qu'il peut, par la même occasion, influencer les usages, on peut ou non le regretter. Mais le cinéma est-il vecteur de prévention, ou du moins intègre-t-il les données scientifiques pour être au plus près des réalités du moment ? La question posée n'est pas de savoir si le septième art doit ou pas porter des messages d'information, de prévention et de réduction des risques, mais si, oui ou non, il en véhicule volontairement ou malgré lui. Rien n'est moins sûr à la lecture de ce mémoire qui prend appui sur l'analyse d'une douzaine de films sélectionnés par une dizaine de réalisateurs, producteurs, monteurs, acteurs, directeurs de la photographie français, pour l'importance accordée dans leur contenu à la problématique alcool...



Les représentations des complications de l'addiction à l'alcool au cinéma

Un mémoire de capacité d'addictologie clinique de la Dr Laetitia AUDIFFRED

Disponible librement auprès de l'auteure :
laet_audiffred@hotmail.com

Chaque personne interrogée a proposé sa sélection de douze films, et le recoupement de l'ensemble des sélections a débouché sur une liste qui va chronologiquement du *"Poison"* de Billy Wilder, à *"Saint Amour"* de Benoît Delépine et Gustave Kervern, en passant par exemple par *"Le bruit des glaçons"* de Bertrand Blier, *"The big Lebowski"* des frères Cohen ou *"Barfly"* de Barbet



Extrait p.08

« Le cinéma est donc le lieu de l'imaginaire de l'alcool et c'est grâce à lui que les représentations collectives peuvent être découvertes et décryptées alors même que leur appréhension par d'autres moyens peut ne pas être facile. »

Schroeder. Il est à noter que, curieusement ou non, beaucoup de ces films proposés n'ont pas comme sujet principal l'addiction à l'alcool, ou même simplement l'usage, et que les films européens occupent une place moindre dans cette liste alors que l'alcool est globalement plus présent dans le cinéma européen qu'Américain par exemple (représenté dans la liste finale par 9 films sur 12). C'est un constat qui n'exige pas plus de développement ici mais qui est révélateur de l'étroitesse, de fait, du champ d'étude proposé par ce mémoire. Alors pourquoi avoir laissé le choix des films à ces hommes et femmes de cinéma, alors que les spécialistes de la problématique alcool auraient tout aussi bien pu faire leur sélection, a priori autrement plus éclairée ? Le parti pris de la Dr Laetitia Audiffred repose sur la confiance dans le discernement des gens du métier du cinéma, ce qui n'est pas dénué de sens. Pour appuyer la démarche, nous pourrions soutenir la pertinence du choix de partir de l'idée que se font les gens du cinéma de la place que l'alcool occupe dans les oeuvres créées par leurs pairs. Une représentation à eux des représentations véhiculées par l'art dont ils sont les acteurs. Le regard de ces professionnels-là sur la problématique en dit peut-être long aussi sur le reflet que le cinéma donne de la réalité de cette problématique...

Bien entendu, il est alors difficile de mettre un point final aux réponses fournies ici sur cette question des « *représentations des complications de l'addiction à l'alcool au cinéma* », au regard de ces quelques films, d'autant que la liste n'est que le reflet des choix de chacun des réalisateurs, choix forcément subjectifs. Ce n'est d'ailleurs ni le propos ni l'objectif de l'auteur du mémoire. L'on peut malgré tout tirer de ce travail de nombreux enseignements... Pour commencer, les bienfaits recherchés de l'usage d'alcool apparaissent clairement dans l'ensemble des oeuvres : convivialité, désinhibition, cohésion du groupe, apaisement des tensions et angoisses, oubli des problèmes, et sédation des sentiments... Concernant les méfaits du produit, reviennent souvent la perte de contrôle, les conduites à risques, l'isolement avec perte des contacts sociaux et familiaux, les



Extrait p.27

« La société met en avant ceux qui n'ont pas d'effets négatifs de l'état d'ivresse mais elle méprise ceux dont la conduite est déplacée à cause de celui-ci. Le paradoxe de l'alcool consiste donc à l'utiliser pour certains effets, effets que cependant le buveur doit combattre. »

problèmes financiers, l'agressivité et le mensonge... Alors oui un certain nombre de critères énoncés dans le DSM 5, le dernier manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, critères qui permettent de qualifier le niveau du trouble de l'usage, de léger à sévère, quel que soit le psychotrope, sont évoqués dans chacune de ces oeuvres prises individuellement, et mettent donc en avant un certain nombre de complications somatiques, psychiatriques et sociales engendrées par la consommation d'alcool, mais malheureusement, ou pas, cela reste souvent en surface. Sont de plus absents de la quasi-totalité de ces oeuvres un ensemble d'autres complications chroniques loin d'être anecdotiques dans la réalité des usages. Sont cités à ce propos dans l'étude : les complications cardio-vasculaires, certains troubles neurologiques, l'ensemble des cancers liés à un usage chronique d'alcool, les maladies digestives, les troubles sexuels, et enfin les accidents mortels ou handicapants... Quant à la place du personnel soignant, elle est plutôt réduite à sa portion congrue, ou alors présentée comme peu pertinente. Des groupes d'autosupports, comme les Alcooliques Anonymes, apparaissent tout de même, mais le sevrage réussi semble dépendre uniquement de la volonté du personnage qui n'est jamais médicalement traité...

L'étude indique également qu'il est rare que la dualité du produit soit représentée. Le potentiel hédonique, ainsi que le potentiel toxique, sont rarement, si ce n'est jamais, associés au même personnage, ou alors l'un des aspects prend le pas sur l'autre. Le personnage a choisi son camp en quelque sorte. Ceci reflète bien l'idée souvent véhiculée de bascule sociale de l'utilisateur en fonction de son niveau d'usage et de l'impact qui y est alors associé à ce moment-là. Le cinéma reflète finalement assez bien le regard que la société porte sur les consommations d'alcool. Celle-ci valorise son aspect social et stigmatise ses travers... Et même si les scénaristes et réalisateurs tentent d'humaniser tout ça ou du moins d'introduire une forme de compassion, deux camps continuent malheureusement à s'opposer, ce qui participe du manichéisme en la matière, à savoir la distinction superficielle entre le "bon buveur" et le "mauvais buveur"...



OPIUM EN FORCE

PRESSE
(ACTUALITÉS)



Dans l'histoire des drogues, les guerres que menèrent les Occidentaux contre la Chine au XIXème siècle pour obliger le pays à s'ouvrir au commerce de cet opiacé, semblent aujourd'hui une aberration aux vues des politiques de prohibition mises en place dès le début du XXème siècle... Le dossier présenté par le mensuel L'Histoire revient sur la genèse de ces guerres et l'impact qu'elles ont eu...



Il faudra attendre que l'Empire soit renversé et que la république de Chine se mette en place et s'installe dans la durée, ce dans les années 1920, pour que ces guerres de l'opium rejaillissent dans la mémoire historique de la Chine et dans les livres d'histoire comme le symbole de la volonté de l'occident impérialiste de mettre la main sur un peuple alors humilié, peuple désormais souverain puisque républicain. Le nouveau gouvernement fera sa propagande autour de ces conflits en mettant en avant sa capacité à protéger désormais le peuple contre toute nouvelle agression des Occidentaux. En Chine, on parle de cette période comme du "siècle de l'humiliation", épisode fondateur de la Chine moderne...



**Les guerres de l'opium
Quand l'Angleterre et la
France humiliaient la Chine**

Dossier central du n°467
du mensuel *L'Histoire*

Mais avant cela, l'empire ne faisait pas grande publicité de cet affrontement avec l'Angleterre, puis la France et les Etats-Unis, pour la simple et bonne raison que l'impact ne fut pas aussi important qu'il y paraît, ou du moins qu'il ne fragilisera pas vraiment la position de la Chine dans le monde. L'Empereur mandchou Daoguang, de la dynastie des Qing, mit même du temps à réaliser qu'il était, dès 1839, en guerre contre l'Angleterre. Il avait pourtant envoyé un de ses fameux commissaires impériaux à Canton pour essayer de régler les conflits avec les marchands Anglais responsables, avec leur contrebande d'opium alors interdit en Chine, de vider les réserves d'argent du pays. L'objectif n'était en aucun cas de provoquer une guerre, mais d'éviter que ses stocks d'opium grossissent, le produit constituant alors presque la seule denrée étrangère intéressant les chinois. La balance commerciale britannique était alors déficitaire puisque, pour le



Extrait p.44

« Elle (la guerre) a justifié l'idée d'une guerre faite pour le commerce. Elle a été considérée comme la première grande illustration de la « politique de la canonnière ». Elle a pris place dans le vaste débat qui, tout au long du XIX^{ème} siècle, a tenté de définir ce qui pouvait être une « intervention d'humanité ». Ces trois significations méritent qu'on s'y attarde. »

Sylvain Venayre

coup, les denrées chinoises intéressaient à l'inverse beaucoup les Anglais... Si l'Empereur ne cherchait pas à guerroyer, mais simplement à protéger son peuple contre ce qu'il considérait comme un potentiel fléau, les Anglais, eux, comptaient bien se battre pour que le marché chinois s'ouvre un peu plus à eux, contraint et forcé si nécessaire...

Le professeur d'histoire Sylvain Venayre nous détaille, dans un des quatre articles du dossier, les “bonnes” raisons de la Grande-Bretagne de rentrer en guerre, du moins celles mises en avant pour justifier auprès de l'opinion publique, ou pour se donner bonne conscience, une entrée dans le conflit dont les enjeux étaient purement économiques et à sens unique malgré ce qui était annoncé... Pour commencer, la guerre était jugée nécessaire à la bonne marche du commerce, idée fumeuse qui allait à l'encontre des expériences passées et d'une tradition philosophique, de Montesquieu à Kant, qui considérait justement que c'est le commerce entre les peuples qui est le moyen d'éviter la guerre et non pas l'inverse. Mais les Anglais ayant déjà glissé un pied dans la porte entre-ouverte, même si ce pied était le malvenu, plus question qu'il le retire, mais bien plutôt qu'ils glissent la jambe et le reste du corps, pousse-toi là que je m'introduise à coups de canonnières construites pour l'occasion pour faire la démonstration de sa force de feu... Une autre raison mise en avant pour justifier l'opportunité d'un conflit fut qu'il fallait libérer le peuple chinois d'une dynastie de despotes, celle des Mandchou, et les ouvrir à la civilisation. Affronter les Chinois était légitimé par le fait que ce peuple était friand d'atrocités dont les marchands Anglais étaient alors les victimes. Il ne s'agissait donc pas d'attaquer la Chine mais de se défendre. Le peuple chinois finirait bien par leur être reconnaissant... Il fallait, quoiqu'il arrive, mettre en avant les bons arguments, car cette campagne de Chine était loin d'être populaire à son commencement. Les tenants de la guerre firent donc intervenir les journalistes et les hommes de lettre pour qu'ils présentent cette guerre, tant qu'à faire, sous un jour favorable...



Extrait p.48

« En Grande-Bretagne, le parti de la guerre contre la Chine reprit donc, sans vergogne, les arguments qui avaient servi à Bonaparte en 1798 pour envahir l’Égypte. De la même façon que le général français avait prétendu lutter pour la liberté des Égyptiens contre le despotisme ottoman, les partisans de l’intervention de Chine affirmèrent que la Grande-Bretagne lutterait pour la liberté des Chinois opprimés par la dynastie étrangère des Mandchous. »
Sylvain Venayre

Comme nous l’avons déjà dit, les véritables motivations étaient bien plus triviales. Les marchands Anglais ne voulaient pas être restreints dans leur commerce de l’opium et le gouvernement britannique voulait rétablir, à juste titre d’ailleurs, une forme d’égalité dans les rapports diplomatiques avec la Chine, rapports qui jusque-là consistaient à devoir faire des courbettes à un Empereur qui recevait avec un certain mépris les étrangers qu’il déniait rencontrer... L’Empereur n’avait rien contre commercer avec des peuples étrangers, mais à condition qu’il contrôle tout ce beau petit monde. Jusqu’en 1839, le seul port ouvert au commerce international était celui de canton, et les marchands étaient cantonnés dans un quartier spécifique en dehors des murs de la ville. Toutes les transactions devaient alors passer par ce que l’on appelait le Cohong, un groupe de marchands chinois sous autorité de l’état qui savait récupérer des sous via son surintendant des douanes. Le mépris de l’élite administrative chinoise vis-à-vis de ces marchands étrangers était suffisamment important pour qu’elle titille l’orgueil d’hommes d’affaires anglais qui comptaient bien récupérer le maximum d’argent de leur commerce de contrebande d’un opium fabriqué en Inde sous gouvernance britannique. Il suffira d’un commissaire chinois zélé pour mettre le feu aux poudres...

Lin Zexu est dépêché, au début des années 1830, à Canton pour mettre son nez dans le commerce illégal d’opium en provenance d’Inde et réaffirmer la prohibition d’un produit très mal considéré par les autorités. La lutte se porte alors pour commencer sur la demande en réprimant fortement les usages et en mettant même en place des structures de désintoxication forcée où les plus résistants à des mesures de détentions drastiques ne sont libérés qu’à condition que les symptômes de manque aient totalement disparu... L’offre d’opium est aussi visée bien entendu et des stocks d’opium saisis et détruits. Il n’en faudra pas plus au gouvernement britannique pour prétexter une incontournable et juste riposte. La guerre est déclarée en mars 1839... La supériorité militaire britannique se conclura trois ans plus tard, en août 1842, par la signature d’un traité dans la ville de Nankin. Une très forte



Extrait p.34

« Il faut pourtant avoir conscience que l'idée de l'opium comme drogue « chinoise » est profondément choquante en Chine. Les sources chinoises du début du XIX^{ème} siècle la mentionne déjà sous l'appellation yangyao « drogue venue de l'au-delà des mers » et, de nos jours, le pouvoir politique comme les médias ne manquent jamais une occasion d'affirmer que l'opium a été imposé de force au pays par des étrangers à l'occasion des guerres du même nom. »

indemnité est demandée aux Chinois. Par ailleurs, quatre nouveaux ports ouverts au commerce s'ajoutent, mais avec un système du Cohong qui est supprimé, ce qui limite les restrictions et les contrôles. Enfin, l'île de Hongkong est cédée à perpétuité, ou presque, à la couronne britannique... Mais, curieusement le commerce de l'opium reste illégal en Chine, les lois chinoises de prohibition restant en application. Aucune allusion à l'opiacé n'est présente dans le traité. Mais ce n'était que reculer pour mieux sauter...

Quinze années séparent cette première guerre de l'opium (1839-1842) de la seconde (1856-1860), années pendant lesquelles les importations d'opium n'ont fait qu'augmenter bien entendu, créant des tensions à répétition entre les autorités et les marchands, toujours dans le port de Canton. Les Britanniques ont désormais besoin que l'opium soit légalisé, ce à quoi s'oppose toujours fermement le gouvernement chinois malgré les sollicitations et pressions incessantes. Il faut donc trouver un nouveau prétexte à un conflit armé, en prenant appui cette fois-ci sur les forces françaises d'un pays qui a trouvé aussi son intérêt dans le commerce de l'opium. Pour les Anglais, le prétexte sera l'arraisonnement en octobre 1856 d'un navire britannique, l'Arrow. Pour les Français ce sera l'arrestation et l'exécution d'un missionnaire en février 1856... Cette deuxième guerre de l'opium se soldera à nouveau par une victoire des armées européennes et même américaines, les Etats-Unis étant rentrés dans le jeu. La convention de Pékin mit fin en octobre 1860 à un conflit plus long que le précédent car coupé en deux par un traité, en juin 1858, celui de Tianjin ratifié en 1860 donc. Un événement marquant, celui du pillage et de la destruction du palais d'Eté, dont de rares meubles et objets ont depuis été restitués au Chinois, mettra fin à un conflit loin d'être approuvé dans les pays d'origine des vainqueurs... En ce qui concerne les termes du traité de Pékin et donc les sanctions infligées à La Chine, il est question de l'ouverture d'un nouveau port chinois aux étrangers, d'une indemnité de guerre importante, et surtout d'une légalisation du



commerce de l'opium, produit enfin autorisé qui fera alors des ravages sans précédent...

L'on sait que les dégâts sanitaires de cet opiacé en Chine, mais aussi en Europe, ne feront que croître dans les décennies qui suivront, et il est donc difficile pour les Chinois d'accepter que le produit soit encore associé à la Chine comme un de ses produits phares des siècles passés, alors qu'il reste inscrit dans les mémoires comme l'instrument d'une intoxication venue d'ailleurs...

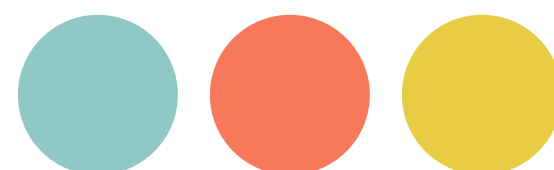


DES NOUVELLES DES FAVELAS

RECUEIL DE NOUVELLES
(ACTUALITÉS)



Rendez-vous en terre brésilienne, dans les favelas de Rio de Janeiro, à la rencontre de la population de ces quartiers à flanc de montagne, et particulièrement de ces enfants, adolescents ou jeunes adultes qui nous racontent des moments de vie qui se cognent à la réalité du terrain, celle de l'usage et du trafic de stupéfiants, mais pas que... Bien heureusement...



Difficile, en lisant ce recueil d'une bonne douzaine de nouvelles, d'échapper à l'imagerie qui accompagne ces quartiers de Rio ou autres grandes métropoles brésiliennes, et qui a à voir avec la pauvreté, et le trafic de drogues. C'est bien dans cette zone "obscur" que nous envoie une bonne partie de cette succession de récits à la première personne, même si de nombreuses lueurs d'éclaircie arrivent à se faire une place, pas toujours avantageuse. Ces éclaircies viennent ici plus souvent des usages et des effets recherchés que de ce qui les entoure, à savoir la quête du produit et un environnement social et policier souvent peu reluisant et finalement plutôt propice à encourager les usages qu'à les restreindre...

Pour le premier jeune narrateur, et ses copains, il s'agit avant tout de juste "kiffer la plage" (traduction qui tente maladroitement de traduire le langage universel des jeunes), c'est-à-dire profiter des effets d'un gros joint, du soleil, et de l'eau sous le regard suspicieux des autres jeunes et de ces policiers des plages qui les surveillent de près, parés à leur sauter dessus au moindre écart. Même si notre narrateur n'a jamais fumé que de l'herbe, et ce tout de même dès l'âge de dix ans, ses camarades de plage sont potentiellement des sniffeurs de coke, des fumeurs de crack, des inhaleurs d'éther. Mais à quoi bon, pense notre jeune ami, si c'est pour développer une parano qui semble en l'occurrence justifiée, étant donné la pression policière, surtout quand on s'aventure en dehors de la favela. Deux mondes s'affrontent alors, celui des enfants des favelas et celui des bourgeois qui fréquentent les mêmes plages mais se méfient des premiers... Les gamins des



Du soleil sur ma tête

Un recueil de nouvelles
de Geovani Martins
Editions Gallimard
octobre 2019
144 pages - 15 euros



Extrait p.83

« Tout le monde entier est foncé, frère. Comme si tu savais pas ça. Je te le répète : une semaine sans came et tout Rio de Janeiro s'arrête. Plus de médecin, plus de chauffeur de bus, plus d'avocat, plus de policier, plus d'éboueur, plus rien. Tout le monde va devenir ouf à cause de l'abstinence. Cocaïne, Rivotril, LSD, ecstasy, crack, cannabis, antidouleurs, peu importe, frère. la came, c'est le combustible de la ville. »

favelas ont développé de leur côté un mépris affirmé des policiers, mépris à la hauteur de la manière qu'ont ces derniers de vouloir les neutraliser et de la méfiance des enfants des quartiers bourgeois qui ne veulent pas avoir affaire avec des gamins qui traînent derrière eux une réputation de voleurs...

Ce regard méfiant envers les jeunes des favelas, le narrateur d'une deuxième nouvelle l'expérimente très tôt, en primaire, en rentrant de son établissement scolaire public et en passant avec ses amis devant un établissement privé. Il constate l'abîme qui marque la frontière entre sa favela et les quartiers riches, abîme de plus en plus profond qui accueille, entre les deux communautés, un mur de plus en plus haut au fur et à mesure que l'on grandit... Alors, ces regards méfiants et déviants envers lui, chargés d'a priori et de la peur incontrôlable qui y est associée, le narrateur en jouera en prenant en chasse en quelque sorte, du moins en poursuivant, un certain nombre de victimes pour étudier leur réaction sur un court trajet, mais sans que ça aille plus loin. Une sorte d'expérimentation des relations sociales biaisées par des idées reçues et les fameuses images mentales qui circulent sur le potentiel délictuel des jeunes comme lui. Le narrateur ira même, pour approfondir son étude, jusqu'à décider de se concentrer sur une seule et même personne, un homme qu'il suivra jusqu'à chez lui plusieurs fois. Il obligera cet homme, qui se sait suivi en permanence, à montrer à son poursuivant qu'il possède une arme pour se défendre si besoin. Le jeu pourrait alors mal tourner...

Les armes, elles sont bien entendu présentes dans les favelas et leur valeur va bien au-delà de la protection personnelle ou communautaire. Elles ont une valeur symbolique, celle de la prise de pouvoir et du maintien d'un ordre précaire. Policiers et membres de gangs s'affrontent régulièrement et jouent au jeu du chat et de souris qui fait autant de victimes chez les rongeurs que chez les matous. Les places de deal sont l'objet d'affrontements sérieux entre les gangs et les policiers, mais aussi entre gangs, et génèrent des frustrations de tous les côtés. Certains policiers savent alors user ou plutôt abuser de leur pouvoir pour se venger



Extrait p.89

« Parfois, je me demandais si ça valait le coup de continuer à fumer une si mauvaise beuh, toute vieille, toute sèche, pleine d'ammoniaque. Mais je continuais, parce que la vie me semblait dire qu'il valait mieux fumer que de ne pas fumer. Malgré toute la merde, la police, la famille, malgré tout ça. Quand je me retrouvais avec mes potes autour d'un joint, je sentais d'une certaine façon que la vie pouvait être bonne, qu'elle n'était pas nécessairement, comme on nous l'avait appris depuis l'enfance, une vie pleine de stress, d'urgence, d'obligations. »

sur des gamins usagers ou petites mains du deal, gamins qui, à leur tour, savent répondre, comme c'est le cas dans une des nouvelles ou un certain *"Face de singe"* fait les frais de ses excès de zèle en voulant s'en prendre bien plus aux usagers sans défense qu'aux dealers armés... Les policiers sont identifiés par les jeunes « *soit comme des fumeurs de beuh qui veulent leur prendre leur verte pour la fumer, ou bien comme des trafiquants qui veulent vendre la beuh aux touristes, aux p'tits bourges...* »

Bien entendu, si les favelas sont des lieux d'usage et de deal, elles ne travaillent pas en circuit fermé et alimentent en psychotropes les quartiers et populations financièrement plus aisés. Les jeunes de ces quartiers sont aussi consommateurs bien entendu et les trips collectifs se font aussi bien à la marijuana qu'à la cocaïne, mais aussi au LSD. Chacun sait valoriser ses achats, son produit de prédilection, et les trips qui peuvent y être associés dans un semblant de réduction des risques qui tente de s'apparenter à une vraie connaissance des produits et à un savoir-faire esthète qui se transmet de spécialiste à spécialiste...

Dans la favela, on fait avec les substances à disposition et accessibles en fonction du contenu de son porte-monnaie. "La verte", comme on appelle l'herbe, n'est pas toujours de bonne qualité, surtout suite à des descentes de policiers au "charbon", comme on appelle les lieux de deal. Cette "beuh" de mauvaise qualité, au goût d'ammoniaque, et qui ne fait pas beaucoup d'effets, on la consomme entre copains à défaut de pouvoir fumer du crack, réservé au deal dans certaines favelas mais interdit à l'usage dans l'enceinte de ces mêmes favelas pour ne pas que ça cause de dégâts à la communauté. Et malheur à celui qui s'aventure à tenter le diable... La défonce au rabais, c'est donc celle à la mauvaise herbe qui occasionne visiblement plus de bad trip que d'autres. L'essentiel étant, pour les jeunes de la favela, de partager un moment convivial entre pairs, loin des préoccupations liées à leur âge et à leur situation personnelle ou familiale...



Extrait p.123

« En allumant mon pétard, je me suis rendu compte que j'avais roulé un énorme cigare, un bras-de-judas, un doigt-de-dieu. Je fumais, l'herbe était fraîche, elle avait un goût sublime, mais la fumée qui en sortait lorsque je tirai dessus était accompagnée d'une telle haine, d'une telle tristesse, d'un tel découragement, que je me suis dit que ça aurait été mieux si ces fils de pute (les policiers) avaient aussi emporté cette putain de beuh. »

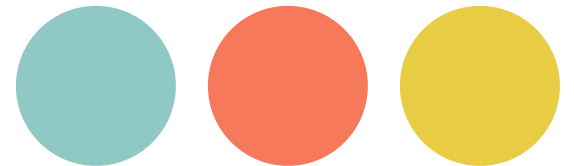
Les sous à disposition comptent donc bien entendu beaucoup pour pouvoir se payer ses usages occasionnels ou réguliers, même s'il y a moyen de se débrouiller en rendant quelques services. Les parents ne cautionnent pas la consommation des plus jeunes qui doivent alors trouver un travail pour subvenir aux besoins associés à leurs petits plaisirs psychoactifs, mais aussi à une reconnaissance qui peut passer par l'achat de chaussures de marque comme c'est le cas par exemple pour un des narrateurs... Pour acheter son herbe, avec l'argent de ses petits boulots, notre jeune narrateur se rend dans la favela où il sait y trouver une bien meilleure herbe qu'ailleurs. Avec cinquante reals, il compte acheter une bonne dose pour son usage personnel mais aussi pour rembourser ceux qui l'ont dépanné quand il était en rade de beuh. Malheureusement pour lui, après s'être procuré son produit dans un lieu de deal déserté suite à une descente de police, il se fait arrêter, et doit négocier avec des policiers ripoux qui subtiliseront les cent reals qu'il avait en poche mais lui laisseront de quoi fumer son herbe sur son trajet retour devant des voyageurs compatissants à qui il raconte ses mésaventures. Allumer son pétard devient alors son moment à lui, et le produit joue son rôle d'apaisement des tensions internes sur fond de haine encore prononcée contre la police. Cette police perd toute crédibilité à partir du moment où elle sait aussi profiter financièrement du trafic illégal de stupéfiants en abusant de son statut et de son pouvoir dans des zones identifiées comme de non-droit, donc ouvertes en toute impunité à toutes les compromissions et corruptions...

La dernière nouvelle du recueil, s'il était encore besoin de le préciser, montre à quel point la solidarité communautaire du milieu du deal est une façade, et que le "chacun pour soi" et surtout le "chacun sa merde" règne en maître. Un gamin ayant tiré à la va-vite et pour une broutille sur un usager acheteur, doit se débrouiller seul pour se débarrasser du corps et devient la risée de sa communauté auprès de laquelle il devra se racheter et refaire ses preuves s'il veut se faire une place. La frontière entre le bien et le mal, la survie familiale ou communautaire et le capitalisme sauvage individualiste reste ténue, même dans les favelas...

**COURSE-
POURSUITE**
SÉRIE DOCUMENTAIRE
(ACTUALITÉS)



La plateforme Netflix sait faire la part belle aux documentaires américains qui traitent du fonctionnement du narcotrafic. Il s'agit bien souvent, comme dans cette série en quatre épisodes, de suivre en parallèle des équipes de dealers en quête de "gros sous" et de policiers en quête de "gros coups". La course poursuite peut, sans fin, se dérouler, sans que quiconque s'arrête un court instant pour prendre le recul nécessaire sur les enjeux et l'opportunité de la démarche...



Narcoworld
Histoires de drogue

Une série documentaire
en 4 épisodes
diffusée sur Netflix depuis
décembre 2019

« Ces gens ne sont pas des acteurs... Voici le trafic de drogue » Ce sont par ces quelques mots affichés sur l'écran que chaque épisode de cette série documentaire débute. On a compris que l'on allait suivre, au coeur de l'action, des acteurs du trafic et de la lutte contre celui-ci, acteurs qui tracent leur route en effectuant des missions plus que périlleuses dans un "narcoworld" présenté dans un narco documentaire qui donne la parole alternativement à des dealers et à des policiers qui se racontent à distance comme s'ils se connaissaient par coeur, chacun essayant d'anticiper le plus possible les faits et gestes du camp adverse. On aura affaire à un univers qui laisse peu de place aux bons sentiments et à la réflexion, et suit une route qui semble toute tracée, d'un côté comme de l'autre. Les dealers et policiers sont filmés comme dans un jeu vidéo de guerre urbaine, armes à la main, visages masqués, parole brute sans fioriture. Les faits, rien que les faits. On va droit au but sans hésitation, sans regarder derrière soi, dans une quasi-routine de vie et de protocole de travail qui rassure probablement. Chacun accomplit sa mission sans se poser de question ou alors, si c'est le cas, hors caméra. Il est essentiellement question de gros bras, de postures de soldats du trafic ou de guerre au trafic qui tiennent à faire valoir leur force. Pas question de laisser le doute sur l'intérêt de ce que l'on fait s'immiscer, au risque de montrer des signes de faiblesse... Alors mettons de côté le ton un peu grandiloquent de la voix off, l'agitation d'une caméra embarquée qui nous secoue, et les musiques d'accompagnement



Extrait

« Ma came est toujours bonne, robuste. Tu prends un pif de cette merde, tes yeux vont foutrement rebondir. Tu vas devoir te coucher car tu pourras pas te tenir debout. Tu vas être assis là disjonctant pendant une dizaine de minutes, alors tu vas te lever précipitamment et tu vas adorer ça et tu vas faire une course de vitesse. On l'appelle le came du blanc ici... »
Un dealer américain de méthamphétamine

accrocheuses pour nous mettre dans l'ambiance, et embarquons pour la grande aventure immuable du trafic de stupéfiants à petite et grande échelle. On emmagasinera malgré tout un certain nombre d'informations sur le fonctionnement d'une activité qui dégage des milliards d'euros de bénéfices chaque année. On tracera la grande route du trafic, on traversera des frontières, des mers et des océans en compagnie de passeurs, on réceptionnera le produit, on assistera à la transformation des grandes quantités livrées en doses prêtes à être vendues directement aux clients, et tout ceci au plus près d'acteurs de terrain qui racontent un quotidien qui est loin de celui de Monsieur Tout le Monde, et sait utiliser la marge pour en faire un business... Heureusement pour certains, malheureusement pour d'autres, la police veille. Question de positionnement et de point de vue...

Pour le premier épisode, direction Phoenix, Arizona, Etats-Unis d'Amérique, le pays qui a lancé sa "guerre à la drogue" au début des années 70 et n'en finit plus de lutter vainement contre une offre de stupéfiants qui ne tarit pas... En Arizona, l'ennemie publique numéro un en ce moment, semble être la cristal meth, une méthamphétamine dont l'usage s'est répandu comme une traînée de poudre. Quand des villes comme Phoenix se développent, l'écart entre les riches et les pauvres se creuse et la meth sait trouver sa cible dans une population pas toujours la plus déshéritée... L'importance des "cuistos" est à la hauteur de la qualité recherchée par des usagers de plus en plus exigeants. On cuisine ce dérivé amphétaminique un peu partout, même dans des camping-cars, à l'image de Mr White, le chimiste de fiction de la série télévisée *Breaking Bad*, à la différence près que celle qui sort ici des bacs de fabrication n'est pas bleue mais blanche, plus ou moins translucide... C'est le cartel du Sinaloa, anciennement dirigé par El Chapo Guzmán, qui contrôle le marché dans la région. On vend au gramme, en moyenne entre 25 et 30 dollars l'unité. La meth se fume, se sniffe ou se shoote. Avant d'être vendue au détail à Phoenix, encore faut-il qu'un grossiste la réceptionne dans une des nombreuses planques de la ville, mais pour cela il faut que le trajet du Mexique, où elle est fabriquée, aux Etats-Unis se passe



Extrait

« Je me fiche de faire l'objet d'une descente de police. Je me fous de la police. Je me fous d'eux. S'ils m'enferment aujourd'hui, devine quoi ? On a un autre gars prêt à continuer demain. »
Un dealer mexicain de méthamphétamine

sans encombre. Il faut passer la frontière, en l'occurrence ici à Nogales, et faire les 80 kilomètres qui séparent le Mexique de la capitale de l'Arizona, ville de départ d'une grande partie de la distribution dans cet état frontalier du Sud-ouest américain... L'objectif de la police est simple : couper l'approvisionnement jusqu'à Phoenix. Celui des narcotrafiquants l'est tout autant, à savoir mettre en place des stratégies de camouflage, visuels et olfactifs, afin de tromper le nez des policiers et chiens renifleurs. Du côté des forces de police, on cherche surtout à bien se positionner sur cette route du trafic, soit au niveau de la frontière, soit sur la route vers Phoenix. 99% du passage de marchandises à la frontière est légal. Il faut donc trouver le 1% qui reste réservé aux stupéfiants... La méthamphétamine et la cocaïne sont les drogues qui circulent le plus entre le Mexique et les Etats-Unis, mais l'héroïne et le fentanyl reviennent en force pour compléter la liste. Depuis la crise des opioïdes aux Etats-Unis, le trafic est en croissance constante... Beaucoup de moyens policiers sont débloqués pour des résultats qui semblent encore et toujours bien dérisoires à l'échelle d'un trafic d'envergure. Les hélicoptères sont prêts à décoller pour porter main-forte aux forces au sol, comme dans une guerre traditionnelle. Du côté trafiquants, sont postés dans les montagnes alentour des guetteurs à la solde du cartel pour indiquer aux passeurs si la voie est libre ou pas. La frontière passée, un autre danger se présente, à savoir la présence de braqueurs prêts à dévaliser les trafiquants sur leur trajet... On l'aura compris, dans le monde du narcobusiness, il y a aussi matière à se faire la guerre et mettre tout en oeuvre pour conquérir de nouveaux territoires...

Dans un deuxième épisode, on nous balade en scooter en Seine Saint Denis, département d'Ile de France présenté quasiment comme une "no go zone" tant la criminalité y est annoncée comme la plus élevée du pays. On nous embarque au plus prêt des revendeurs de rue ou d'appartement. Le haschich, vendu sur place à des clients qui défilent, n'est pas made in France, mais Made in Maroc, en transitant par l'Espagne. Dans le 93, ou autre banlieue de grande agglomération, il est prêt à être déballé, coupé et reconditionné en pochons de deux grammes vendus, par le dealer



Extrait

« On vit mieux qu'une autre personne, mais ça ne se voit pas. Du coup tu peux rien faire à part le mettre de côté (l'argent), et peut-être un jour te sauver avec. Si j'arrives à le garder de côté, j'espère un jour soit arrêter sans mettre fait arrêter, soit monter plus haut... J'ai fait 3000 euros en une journée et demi. Je prends de l'argent, je dors chez moi, tranquille, tous les jours. Suis pas gourmand, suis pas luxueux. C'est quand t'en veux plus que c'est là que tu tombes. La gourmandise, c'est un vilain défaut. »

Un dealer français de cannabis

du documentaire, dix euros l'unité... Pour atterrir dans les mains d'un chef de réseau, la résine de cannabis a dû faire un très long voyage, les 1600 kilomètres qui séparent Paris de la frontière marocaine... Sur les côtes espagnoles au large de la ville d'Algesiras, à la pointe sud de l'Espagne, on réceptionne le produit en provenance du Maroc. Le détroit de Gibraltar est le terrain de jeu des hors-bords qui font la traversée en go-fast. MacGyver est un de ces pilotes à son compte qui passent de la résine très régulièrement. Les 13 kilomètres de traversée se font assez vite, même si la garde civile espagnole guette et n'hésite pas à tirer si l'on veut leur échapper. Mais dans cette région, ce sont 112 kms de côtes à surveiller. Encore une fois, on est prêt à mobiliser toute la cavalerie pour intercepter les bateaux suspects sur la base de renseignements plus ou moins fiables. Si la garde civile est vite semée, ce n'est pas le cas des hélicoptères qui, quand ils survolent les bateaux, les obligent à larguer leur marchandise en pleine mer pour ne pas être poursuivis... C'est la petite ville de La Linea de la Concepcion qui est le principal lieu d'accueil du produit arrivé à destination et celui d'un cannabusiness qui alimente le trafic espagnol interne et celui des cités hexagonales. Les Français viennent s'approvisionner directement sur place. Ce que l'on appelle le go slow est un moyen d'acheminement qui porte bien son nom et fonctionne à l'opposé du go fast, c'est-à-dire en prenant son temps et en tentant de se fondre dans la circulation routière tout en limitant les risques tout de même avec la bonne vieille formule de la voiture éclaureuse et de la voiture suiveuse... Là encore, la police espagnole et française font leur boulot de traçage en tentant d'intercepter le maximum de marchandises sur le trajet. Le temps de l'enquête qui a donné lieu à ce documentaire, aucun des trafiquants suivis ne sera stoppé dans sa course, ce qui semble assez révélateur de la distance qui sépare le montant des saisies de celui du trafic effectif entre le Maroc et la France...

Le troisième épisode de la série traverse à nouveau l'Atlantique pour aller jeter un oeil à la façon dont la bataille est menée au Brésil, à Rio plus précisément, dans des favelas aux mains de différents gangs qui, non seulement se font la guerre entre eux,



Extrait

« On ne résoudra jamais le problème avec des coups de feu. Il faudrait parler aux enfants dans les favelas pour qu'ils comprennent qu'un trafiquant de drogue ne doit ni être un super-héros ni un modèle pour eux. »

Un policier brésilien du CORE

mais luttent aussi contre une police lourdement armée qui n'hésite pas à dégainer dans les ruelles de ces quartiers populaires à flanc de montagne... Ce sont les équipes du CORE, la force d'élite de la police de Rio, qui mènent la danse en quelque sorte, même si chaque année ce ne sont pas loin d'une centaine de policiers qui meurent en service en tentant de reprendre la main sur des quartiers tentaculaires où ils sont loin de jouer à domicile... Le Commando Rouge est le gang le plus puissant d'une des favelas des quartiers ouest de la ville, mais le TCP ou Troisième Commando Pur, prend aussi beaucoup de place... Dans ces favelas, on y deale, en plein jour et à la vue de tous dans des points de vente appelés "bocas", de la cocaïne coupée au bicarbonate et du cannabis, produits achetés par des locaux. Ces petits marchés à ciel ouvert sont un certain nombre dans chaque favela et souvent la cible des forces de police qui tentent en vain d'y déloger les dealers, avant qu'ils ne reviennent dès qu'elles ont le dos tourné. L'autre danger encouru peut être la tentative de prise de position d'un gang adverse qui cherche à positionner ses pions sur l'échiquier. Les combats intenses et meurtriers sont alors aussi bien entre les policiers et les gangs, qu'entre gangs eux-mêmes. L'argent du trafic permet de se fournir en armes qui permettent, elles, de protéger les bocas qui permettent de rapporter de l'argent qui permet, lui, d'acheter des armes... C'est le cercle sans fin qui empêche que ce soit, quels que soient ses revenus et son positionnement dans le gang, de sortir de la favela. Un chef de gang interrogé considère que son activité est maudite et qu'il doit économiser suffisamment pour passer à autre chose, mais rien ne dit s'il croit sincèrement que ce soit envisageable. Du côté policier on pense constituer le dernier recours face à ces gangs, et on espère, sans trop y croire non plus, que ces quartiers déshérités, qui se comptent par centaines, rien qu'à Rio, seront un jour débarrassés des gangs et du trafic qu'ils génèrent... Les années passent, et ne font qu'asseoir un statut quo qui conforte l'économie la plus lucrative des communautés vivant sur place...



Extrait

« Quand tu vends un comprimé à quelqu'un, tu lui donnes de l'amour, non ? Du plaisir et du bon temps. Les gens aiment se soigner à l'ecstasy et ça ne cessera jamais. Les gens prendront toujours de l'ecstasy. »

Un dealer anglais de MDMA

Le quatrième épisode revient en Europe, dans le milieu festif anglais où la consommation de MDMA, la molécule active des comprimés d'ecstasy, n'est pas négligeable. Le produit provient essentiellement des Pays-Bas où il est produit en quantité par des organisations criminelles mais aussi des "autoentrepreneurs" qui savent la vendre à des intermédiaires qui sauront faire le voyage jusqu'aux côtes britanniques... Ici encore les forces de police essaient d'intercepter les produits avant qu'ils débarquent sur le sol britannique, mais le plus gros du travail consiste à tenter de saisir de grosses quantités chez des grossistes repérés, ou à fouiner autour des festivals et free party plus ou moins clandestins pour arrêter des dealers qui vendent de la main à la main un produit d'assez grande consommation... Le marché est plutôt concurrentiel, et il faut donc faire aussi bien avec la surveillance policière qu'avec les concurrents et se faire sa place en tentant de se démarquer, soit en jouant sur la qualité des produits, soit en faisant appel à des organisateurs de soirées qui sauront vous informer des lieux clandestins choisis et vous en faciliter l'accès. Construire son réseau de clients, et savoir le relancer, fait partie du business. La MDMA est bien plus disponible qu'avant. La qualité des produits est donc boostée à la hausse. Les vendeurs doivent désormais aller vers les clients, et non pas attendre qu'ils viennent à eux, surtout dans le milieu festif où les usages récréatifs mettent bien plus les clients en position de force que dans le milieu de la consommation chronique journalière qui fragilise ses clients face à des acheteurs qui savent profiter de leur position...

Que ce soit de ce côté-ci de l'Atlantique, où au-delà des océans, les problématiques sont constantes. La mondialisation des échanges a ouvert les frontières pour les produits de grande consommation légaux, mais a aussi facilité en quelque sorte un trafic clandestin international dirigé par de grandes organisations internationales qui savent faire voyager leurs produits, quels qu'ils soient, cannabis, MDMA, méthamphétamine, cocaïne, héroïne, ou opioïdes et faire que des liens invisibles se tissent entre un vendeur de cocaïne dans une favela de Rio, un passeur espagnol,



un teufeur anglais, et un jeune des cités du 93... Et la police court toujours, tête haute, encore très fière du travail accompli, en vain...

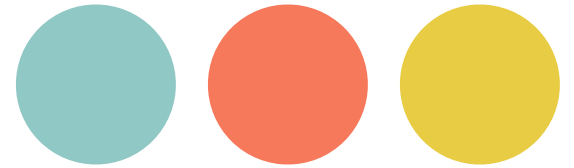


RICHARD EN GUERRE, TIM EN PAIX

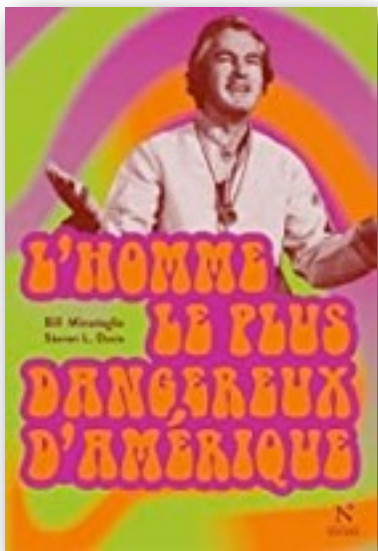
ESSAI
TOUT UNE HISTOIRE
(ACTUALITÉS)



Richard Nixon a probablement eu sa phase psychédélique via son combat haut en couleur contre une culture hippie des années 60-70 incarnée, de son point de vue, par un homme qu'il ne cessera de poursuivre, Timothy Leary, "grand manitou" du LSD... Cet ouvrage nous plonge au coeur d'une chasse à l'homme qui durera vingt-huit mois, et commence par une évasion...



On ne pourra pas dire que Timothy Leary n'a pas tout fait pour faire tourner en bourrique un président américain qui, embarqué dans une croisade sans limite contre les forces d'opposition politique et celles de la société civile et de la contre-culture des années 60, a fini par craquer et faire les erreurs qui l'ont poussé à démissionner. A cette époque, l'homme le plus dangereux d'Amérique, comme il qualifiera Leary, ne fut-il pas finalement ce président républicain qui n'avait peut-être de républicain que le nom...



L'homme le plus dangereux d'Amérique

Un ouvrage de Bill Minutaglio
et Steven L. Davis
Editions Navigata,
octobre 2019
476 pages - 22 euros

Les années 60 n'ont pas été de tout repos, ni pour Nixon ni pour le professeur Timothy Leary qui enseigne la psychologie à Harvard mais s'intéresse fortement aux hallucinogènes et s'est pris de passion pour une substance alors peu connue, le LSD, synthétisé en 1938 par le chimiste suisse Albert Hofmann, mais dont les vertus psychoactives ne furent découvertes qu'en 1943 par ce même chimiste. Il faudra par contre attendre le début des sixties pour voir son usage récréatif apparaître et s'intensifier. La substance se présente sous forme liquide, et une seule goutte imbibant un petit morceau de buvard peut suffire à faire vivre à son usager un trip psychédélique marquant... Timothy Leary en consomme, lui, tous les jours, à forte dose, sans ressentir le côté obscur des effets que d'autres expérimentent. Il en fait la promotion en privé et en public et est prêt à convertir toute personne intéressée quel que soit son âge, ce que lui reprochera d'ailleurs Albert Hofmann qui considérait que Leary n'avait pas mis assez de garde-fous dans sa campagne promotionnelle et n'avait



Extrait p.23

« Pour le bureau ovale comme pour le gouverneur de Californie, il apparaît de plus en plus facile de lier cette agitation à un seul homme, d'établir une connexion entre la violence et le professeur Timothy Leary, de le dépeindre en Robespierre sous acide, en manitou prêt à tout pour renverser l'ordre établi. Il est subversif, c'est un leader hippie qui agite ses troupes, un terroriste intellectuel dont l'objectif non avoué est d'explorer les repères moraux du pays au nom de l'amour libre et des drogues. »

pas assez protégé les trop jeunes usagers. Quoiqu'il en soit, le prosélytisme du professeur provoquera son exclusion de la célèbre université américaine et le conduira à créer en 1963 la *League for spiritual Discovery*, une communauté qui accueille dans une grande propriété, celle de Millbrook, tous ceux, jeunes ou moins jeunes, qui sont prêts à se laisser guider par les effets hallucinogènes de la substance et en apprendre alors un peu plus sur eux et sur le monde qui les entoure. Le slogan scandé par Leary à la moindre occasion est le suivant : « Turn on, tune in, drop out ». Le professeur finit par être le "grand manitou" du LSD, l'apôtre d'une contre-culture qui attire beaucoup d'artistes connus ou moins connus, mais aussi le commun des mortels prêt à s'embarquer dans l'aventure... Le domaine de Millbrook ne désemplit pas, au grand dam du gouvernement américain qui n'y voit qu'un nid de hippies et la source d'une révolution gauchiste et d'un mouvement incontrôlable qui représente un danger pour la jeunesse américaine et surtout un contre-pouvoir qu'il ne peut pas laisser s'installer et grandir...

Au début des années 70, Nixon trouve en Leary le bouc émissaire idéal dans sa "guerre à la drogue" qu'il doit personnifier pour qu'elle ait plus de poids auprès de l'opinion publique exigeante sur cette thématique-là... Il ne faudra pas plus de deux joints de marijuana découverts dans sa voiture au passage de la frontière mexicaine pour que Leary soit emprisonné et condamné à dix ans de prison. Il est enfermé dans une prison californienne où il se sent très vite à l'étroit. Même si son séjour en isolement aurait pu être bien pire, et que ses codétenus le portent en grande estime, lui demandent conseil et le protègent, pas question de croupir entre quatre murs qu'il n'arrive pas à repousser suffisamment pour respirer... Avec la complicité de son avocat, de sa femme Rosemary, des Weathermen, collectif de gauche radical antiraciste et anti-impérialiste, et de la *Brotherhood of Eternal Love*, communauté hippie assez disparate, fan de Leary et distributrice de cannabis et d'un acide très pur, appelé Orange Sunshine qu'elle finit par vendre au tout-venant pour amasser de grosses sommes d'argent, le professeur réussit à s'échapper et à fuir un pays dont



Extrait p.169

« Tim a des centaines de trips à son actif, sous peyotl, psilocybine, DMT et autres substances psychoactives naturelles ou non, qui en ont laissé plus d'un solidement parés, en état d'hébétude infinie, en position foetale, ou louchant de manière permanente, ou dans la crainte constante du diable, des chats ou de la musique country, qui sait ce qu'il y a dans la mallette du Dr Leary. »

le chef de l'état a toujours juré qu'il mettrait tout en oeuvre pour le faire taire et l'empêcher d'agir... Le 12 septembre 1970, après un peu plus de deux cents jours de détention, Timothy Leary est en cavale, en compagnie de sa femme qu'il a retrouvée à sa sortie. C'est le premier jour d'un périple qui durera plus de deux ans et lui fera voir du pays comme on dit...

La première étape sera l'Algérie où le leader des Black Panthers, Eldridges Cleaver, s'est réfugié avec une partie de sa communauté et à qui on a même accordé une ambassade comme chef d'un gouvernement noir en exil. Cleaver fuit ce qu'il appelle les "porcs de Babylone", nom qu'il donne désormais à son pays d'origine, à savoir les Etats-Unis d'Amérique... Sous une fausse identité, Tim atterrit donc à Alger (sa femme Rosemary le rejoindra plus tard) et est accueilli, avec la complicité de Stew Albert, activiste américain, par les Black Panthers dont le chef est recherché par le FBI pour une embuscade et une tentative de meurtre de deux policiers. Eldridges Cleaver n'est pas particulièrement fan de Leary dont l'état d'esprit et les usages de LSD ne lui semblent pas correspondre à l'esprit de la révolution Black Panthers, bien moins pacifiste que celle de Leary et de son psychédélisme. Les deux mondes vont tout de même se retrouver dans leur combat contre l'Amérique de Nixon, et leur goût pour la bonne marijuana... Tim obtient du FNL, le parti au pouvoir en Algérie, le droit d'asile, malgré le peu de bien que pense traditionnellement le gouvernement de l'usage de drogues. Leary met en avant son intérêt pour l'OLP (l'Organisation de Libération de la Palestine), ce qui séduira le président algérien du moment... Le couple Leary s'installe dans une somptueuse villa sous protection d'un pays qui n'a signé aucun accord d'extradition avec les Etats-Unis... A la Maison Blanche, Nixon apprend que Leary s'est réfugié à Alger, et est fou de rage. L'homme lui a bel et bien échappé mais le président américain ne compte pas rester les bras croisés et pense bien pouvoir jouer de son influence et de son pouvoir pour le faire rapatrier au plus vite au pays de l'oncle Sam. Leary nargue en quelque sorte Nixon loin de ses terres, ce qui secoue un homme de pouvoir qui n'aime pas perdre la face sans réagir... Après une



Extrait p.185

« Sommes (le gouvernement des Etats-Unis) étonnés que le GA (gouvernement algérien) accorde l'asile politique à Leary. En déduisons que GA ne connaît pas tout l'historique de Leary. Dans l'intérêt des relations américano-algériennes futures, le GA doit considérer l'impact négatif sur son image aux Etats-Unis s'il continue à accorder asile à des individus comme Leary. »

Communiqué du secrétariat d'Etat de Nixon

tentative, sans succès, de faire extraditer l'ex-professeur pendant un de ses courts séjours au Liban et en Egypte, Nixon approuve un nouveau programme qui consiste à intercepter et à analyser le courrier de Leary en partance d'Amérique...

A Alger, la situation finit par se tendre entre les Black Panthers, qui interceptent aussi le courrier, et Leary, non seulement pour des raisons financières mais aussi d'acheminement un peu trop volumineux de LSD via des soutiens de Leary qui n'hésitent pas à faire le voyage jusqu'à Alger pour le livrer. Leary décide de faire profil bas, ce qui n'est pas dans sa nature et ses habitudes. Rosemary, elle, ne supporte plus la façon dont les Black Panthers traitent les femmes et des envies d'ailleurs se font sentir chez elle, d'autant que les problèmes financiers commencent à surgir et que les Panthers ont décidé de reprendre le contrôle sur les faits et gestes du couple Leary dont il pense qu'il met désormais à mal leur sécurité. Eldridges Cleaver finit par se désolidariser de l'ex-professeur, restreint ses mouvements, et lui demande même de condamner publiquement l'usage du LSD. Le mépris affiché de Cleaver pour Leary finit par traverser l'Atlantique et fait réagir les activistes de la contre-culture américaine qui condamnent les agissements du leader des Black Panthers... Nixon se frotte les mains. Si les Black Panthers ne défendent plus Leary, le gouvernement algérien doit pouvoir être influencé dans le bon sens... Il est temps pour Tim et Rosemary de fuir l'Algérie. Pour cela ils demandent de l'aide à leur avocat, celui qui les a envoyé en Algérie suite à l'évasion. Tim et Rosemary ont besoin de leurs passeports, ceux avec leurs vrais noms, passeports détenus par Cleaver, mais réussissent à l'amadouer avec de l'argent qui viendrait de leurs soutiens américains et dont pourraient bénéficier les Black Panthers qui en ont tant besoin... Une nouvelle évasion se prépare donc et permettra à Tim et à son épouse de quitter l'Algérie, direction Copenhague au Danemark. Leary y est invité pour y donner une conférence...

Du Danemark, Tim et Rosemary ne verront pas grand-chose. Une escale bienvenue en Suisse leur évite un accueil policier à



Extrait p.203

« A New York, comme à San Francisco, les avocats, les hippies, les rédacteurs de presse et les contestataires échangent sur le Dr Leary, le magicien capable de tenir la dragée haute à Nixon, Reagan, le FBI et la CIA. Plus son escapade à l'air libre sera longue, à triper sous acide et probablement se marrer de tout ce bordel, plus la contre-culture en sortira grandie, comme un énorme doigt d'honneur à la face de la Maison-Blanche. »

Copenhague. Le couple avait été averti par un ami de la réception musclée que les services secrets américains, avec la complicité de la police danoise, avaient organisée... Encore une fois Tim échappe à Richard qui est ridiculisé et dont l'administration est convaincue qu'en mettant la main sur l'ex-professeur, on mettra fin à la prolifération des "marginiaux", des "camés" et des "barjos" sur le sol américain. Nixon veut intensifier sa guerre contre la drogue, la marijuana en particulier, en stigmatisant les communautés usagères... En Suisse, Tim et Rosemary sont pris en charge, à tout point de vue, par un millionnaire, Michel Hauchard, ami de leur avocat, qui fournit le gîte, le couvert et des psychotropes à volonté. Leary compte bien rembourser tous ces frais et subvenir à ses propres besoins grâce à son travail d'écriture et ses publications à venir. Le couple séjourne à la montagne dans une petite station, mais le gouvernement américain met la pression sur le gouvernement suisse pour que Leary soit extradé... En échange d'une cession des droits d'auteur sur les prochains ouvrages, Hauchard propose à Tim de tout faire pour lui éviter l'extradition. L'impossibilité pour l'auteur psychédélique de revenir au bercail est à la hauteur de ce qu'il est prêt à céder à Hauchard, qui en profitera bien, tout comme son avocat personnel. Malgré tout, Tim est arrêté et retenu en prison en attendant son extradition...

Heureusement pour lui, les soutiens littéraires et artistiques américains, sous la houlette du poète beat Allen Ginsberg, se mettent en branle et font pression sur les officiels suisses pour que Leary soit protégé. La presse internationale s'en mêle aussi. Le gouvernement suisse comprend que Leary n'est pas le criminel dépeint par les sbires de Nixon et accepte que le quinquagénaire prenne le temps de faire sa demande d'asile politique. Tim est libéré pour raison médicale et assigné à résidence dans son chalet à la montagne où il reçoit de nombreuses visites dont celle du chimiste suisse Albert Hofmann, qui est son maître, ou de William S. Burroughs, le fameux écrivain américain qu'il admire... Leary ne sera jamais extradé de Suisse, le gouvernement helvétique considérant que le traité d'extradition entre les Etats-Unis et la



Extrait p.408

« Les Américains et les Afghans s'accordent sur un plan. Expulser immédiatement Leary vers un pays proche, duquel il pourra être légalement extradé... Mais les émissaires de Nixon ne trouvent aucun soutien. Personne ne souhaite aider Nixon. »

Suisse ne s'applique pas le concernant, les sanctions prononcées par l'état californien étant considérées comme disproportionnées...

A Washington, Nixon est emmêlé dans l'affaire des Pentagon Papers, et enrage de n'avoir toujours pas mis la main sur Leary. Il fait alors appel à un ex-agent du FBI, Liddy, qui a une dent contre l'ex-professeur d'Harvard depuis les nombreuses descentes effectuées au domaine de Millbrook dans les années 60... La stratégie mise alors en place est celle de la terre brûlée. Les agents américains font pression sur les cantons suisses, un par un, pour qu'ils éditent des arrêtés pour empêcher Tim de séjourner sur leur territoire. Et ça fonctionne. Tim est désormais isolé, car Rosemary l'a quitté, et il séjourne dans un pays qui n'est plus aussi accueillant qu'avant. Sa dernière retraite sera à Lugano près de la frontière italienne. Les visites d'amis sont légion et les psychotropes coulent à flots : cannabis, LSD, cocaïne, peyotl et DMT... Du côté du gouvernement américain, on est passé à la vitesse supérieure et on présente désormais Leary comme le plus grand narcotrafiquant au monde, responsable de la mort de centaines de milliers d'usagers. La caution exigée est historique : cinq millions de dollars, somme que beaucoup de mercenaires prennent pour une mise à prix. Ils partent en chasse du Dr Leary... C'est à ce moment-là qu'une jeune femme de 26 ans fait son apparition dans la vie de Tim. Elle s'appelle Joana Harcourt-Smith et est en admiration devant le quinquagénaire. Ils ne se quitteront plus et entreprirent, contraints et forcés, un périple qui les conduira, après un détour par l'Autriche, en Afghanistan où ils retrouvent des membres de la communauté hippie *Brotherhood of Eternal Love*, et fument des joints qui contiennent un très bon cannabis agrémenté d'opium...

Mais Terrence Burke, un ancien de la CIA, est missionné par Nixon pour faire tout ce qui est nécessaire, même si ce n'est pas dans les règles, pour rapatrier Leary sur le sol américain. L'homme sans scrupule n'ira pas par quatre chemins et viendra le récupérer en main propre sur le sol afghan alors qu'aucun traité d'extradition n'a été signé entre les Etats-Unis et l'Afghanistan... Le 18 janvier 1973,



Extrait p.449

« Timothy Leary développa en 1995 une nouvelle philosophie pour accueillir la mort après qu'il fut diagnostiqué d'un cancer de la prostate non opérable. J'attends impatiemment de vivre l'expérience la plus fascinante qu'il soit, celle de mourir, annonçait-il autour de lui. Il faut approcher votre mort comme vous avez vécu votre vie - avec curiosité, espoir, fascination, courage et des amis qui vous soutiennent. »

Nixon peut savourer sa victoire, même si elle sera de courte durée puisqu'il sera personnellement mêlé aux affaires du Watergate qui l'obligeront à démissionner de la présidence en 1974... Détenu désormais sur le sol américain et sous le coup d'une condamnation de plusieurs dizaines d'années de prison, Leary, après quelques mois d'emprisonnement, se confie aux agents du FBI qui veulent anéantir les Black Panthers, la Brotherhood of Eternal Love et les Weathermen. Leary gagne alors sa libération en avril 1976, et vivra jusqu'à la fin de vie de sa plume, de ses conférences, et de quelques apparitions au cinéma, en trimbalant tout de même derrière lui une réputation de dénonciateur... Il meurt d'un cancer de la prostate le 31 mai 1996 à l'âge de 75 ans, et restera dans les mémoires comme un des plus grands promoteurs des drogues psychédéliques. Il incarne par la même occasion la fronde au gouvernement, fronde dont Nixon ne se remettra jamais...

La guerre à la drogue est une série de batailles dont beaucoup ont été perdues par les gouvernements américains successifs tout en essayant de convaincre l'opinion du contraire pour justifier qu'elle soit poursuivie. La chasse à l'homme dont a été victime Leary n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan des poursuites dont ont fait l'objet les membres d'une communauté bien plus large que celles citées dans l'ouvrage, à savoir celle des usagers de drogues au sens large...

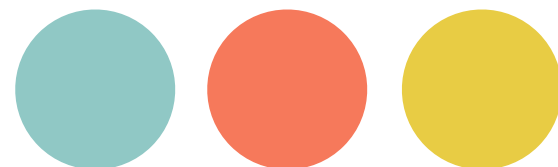


PANO NOUS RACONTE

SON
PAROLE AUX USAGERS
(ACTUALITÉS)



Les six épisodes de la série audio que nous propose l'émission "Substance" donne la parole à Pano, un usager de psychédéliques qui consacre désormais sa vie à l'ayahuasca. Il est consommateur mais aussi shaman, malgré lui...



Pano, shaman malgré lui

Série audio
en 6 épisodes
diffusée dans *Substance*
Podcast. Diffusion : depuis 01
décembre 2019

Disponible librement sur la
plateforme soundcloud.com

Si Pano est devenu shaman (ou chamane) malgré lui, il ne l'est par contre pas devenu par hasard, bien au contraire. On ne s'improvise pas shaman nous dit-il, même si d'autres, moins scrupuleux que lui, se sont installés sur ce secteur potentiellement lucratif puisque qu'il va chercher du côté de la curiosité des Occidentaux en quête d'expériences mystiques et psychoactives originaires d'autres continents... Le parcours de ce Belge de cinquante-cinq ans, qui vit avec sa compagne et son chien, sans sortir de chez lui, ou le moins possible, n'est pas celui d'un homme qui a cherché à s'oublier ou à oublier le monde qui l'entoure pour s'enfermer dans une consommation de psychotropes, mais bien au contraire celui d'un homme qui a toujours cherché à s'éveiller à soi et aux autres, mais aussi simplement à éveiller sa curiosité et à s'amuser. Ses produits de prédilection, après avoir expérimenté et consommé à peu près toutes les substances, sont les psychédéliques, et notamment l'ayahuasca, cette mixture à base de plantes qui poussent dans la forêt amazonienne et d'une liane qui contient de la DMT. Ce produit est celui qui accompagne désormais son parcours de shaman, celui d'un usager qui assume son prosélytisme et sait accompagner désormais avec précaution d'autres que lui dans des trips psychédéliques encadrés pour permettre à l'expérience d'être satisfaisante et enrichissante. Pano et sa compagne croient profondément aux vertus de cette substance pour soigner les âmes et les corps...

Mais n'allons pas trop vite. Pano n'a pas commencé son parcours d'usager de psychotropes par l'ayahuasca, drogue fortement hallucinogène qui n'est pas la seule à provoquer des modifications



Extrait

« Pour moi à l'époque c'était exclusivement festif. Y'avait pas de grand message cosmique, la pseudo philosophie psychédélique. Non, c'était juste on prend des acides et on s'amuse bien. Ça n'avait aucune autre prétention et ça n'allait pas plus loin. C'était récréation. »

plus ou moins importantes de la conscience et par la même occasion des altérations plus ou moins intenses de la réalité. L'usage de psychédéliques du quinquagénaire a débuté par le LSD qu'il a expérimenté dans les années soixante-dix, par curiosité, très jeune, à l'âge de treize ans seulement. Il en garde un souvenir particulièrement ému tant l'expérience a été ressentie comme intense et marquante. Rien à voir avec les effets des quelques joints qu'il avait déjà fumés auparavant... A quinze-seize ans, Pano ingérait jusqu'à trois ou quatre fois par semaine ce psychédélique liquide dans un objectif purement récréatif, et il insiste là-dessus. Aucun besoin à l'époque de fuir une réalité douloureuse, mais simplement d'assumer le désir de découvrir de nouvelles sensations et s'amuser le soir après les cours, sans arrière-pensée. Le souci, c'est que ses trips au LSD l'empêchent de bien dormir, alors les réveils sont difficiles, et pour tenir le choc au lycée qu'il fréquente malgré tout assidument avec d'ailleurs de bons résultats scolaires, il finit par devoir prendre des amphétamines. Malheureusement, son usage régulier l'empêche alors de s'endormir. Aussi, pour palier à cette difficulté, il finit par devoir prendre du Valium ou autres anxiolytiques ou somnifères, qui ne suffiront plus à la longue. Les opiacés comme la morphine et l'héroïne viendront prendre le relais, pour de bon. Chaque produit fait son job au mieux qu'il peut... Le LSD passe alors à la trappe. Pano devient usager régulier d'amphétamines et d'héroïne, produit qu'il s'injecte à l'époque comme la majorité des usagers, et ce sans que son entourage s'en aperçoive, du moins jusqu'à la première overdose. La réaction alarmiste des parents est à la hauteur du peu d'informations qui circulent sur les produits à cette époque et du nécessaire recul à avoir pour une approche plus apaisée de la problématique. Plus facile à dire qu'à faire certes...

Toujours est-il que la consommation d'amphétamines et d'héroïne se poursuit pendant la vie professionnelle de Pano, surtout celle d'héroïne. Puis vient le temps du "décrochage" comme on dit, détacher les wagons des opiacés qui alourdissent son existence et ralentissent la locomotive. Un grand ras-le-bol, une lassitude, et une baisse de qualité des produits, invitent Pano au sevrage à la



Extrait

« Les psychédéliques ont pris un tout autre aspect. C'était toujours aussi récréatif, mais ça allait déjà plus loin. Y'avait un pouvoir introspectif. Ça met les choses en abîme. On a un regard en perspective sur soi-même, sur ce qu'on a fait... C'est un outil d'évolution vraiment très intéressant. »

méthadone qui durera plusieurs années. Cette méthadone, dont il nous explique le potentiel addictif, lui permet de ne plus ressentir les symptômes du manque.... Le sevrage sera long, peut-être quatre ou cinq ans (Pano ne sait plus), fastidieux, en dents de scie, avec des rechutes successives qui lui semblent incontournables, mais il sera au final efficace. Pano fait bien la différence entre les opiacés et les psychédéliques. Avec ces derniers, il ne s'agit plus de s'endormir mais « *de rallumer la lumière* » comme il dit. A l'inverse des opiacés qui, eux, anesthésient et incitent au repli sur soi et à l'enfermement, les psychédéliques réveillent en quelque sorte le cerveau, l'ouvrent et "délivrent" l'utilisateur de toutes les constructions mentales accumulées avec les années et qui l'encombrent... Pano regrette d'ailleurs que tous les produits soient considérés par la loi au même niveau, ou du moins que cette dernière ne les différencie pas, alors que chacun a ses vertus et ses dangers. Si Pano est prêt à revenir aujourd'hui vers le LSD, même s'il est passé désormais à autre chose mais tant il pense que le produit a des vertus incomparables, il n'est pas prêt par contre à revenir aux opiacés dont il ne garde pas que de bons souvenirs, ou alors qui ne compensent pas les mauvais...

Une nouvelle expérience psychoactive viendra, à un âge où le recul sur les produits, du moins pour Pano, est plus important, bouleverser le regard du jeune homme sur son existence et le monde qui l'entoure... La première expérience avec l'ayahuasca rentre alors dans la vie de Pano un peu par hasard, comme il l'explique, c'est-à-dire sans qu'il ait été en quelque ce soit demandeur. Il accompagnait sa compagne dans une démarche de soin, celle-ci ayant entendu parler du pouvoir curatif de la substance. A l'époque encore, la consommation d'ayahuasca n'était pas à la mode. Pano regardait ça de loin, et un peu de haut, mais accepta d'accompagner sa compagne dans ce premier usage. Un shaman colombien encadrait à ce moment-là ce que l'on appelle une cérémonie, et accompagnait les participants en parole et en chanson dans leur trip, en s'assurant préalablement qu'ils étaient "compatibles" avec cet usage, c'est-à-dire bien disposés physiquement... Cette première expérience ne sera en



rien concluante. Aucune apparition pendant la soirée mais des vomissements à répétition. Après une nuit agitée, sanitaires parlant, le lendemain matin sera par contre très bien vécu par Pano, avec ce qu'il considère comme une révélation. Difficile pour lui de raconter des sensations et sentiments qui lui semblent indescriptibles. Une "intensité" et une "plénitude" incroyables sont les premiers mots qui lui viennent dans ce récit radiophonique. Pour essayer d'illustrer son propos, il reprend alors ceux d'une tribu d'Indiens d'Amazonie qui résument ainsi une nuit d'ayahuasca : « *Nous avons eu très peur, mais c'était très bien !* » Impossible d'en dire beaucoup plus sur cette épiphanie. Pano dit avoir été "bouleversé moléculairement". Il sait bien que le shoot de sérotonine dans le cerveau est responsable en partie de cet effet apaisant considérable, et de cet état de bien-être, mais il pense que ça va bien au-delà de cette agitation chimique neuronale. Le pouvoir guérisseur est pour lui bel et bien présent sans que l'on sache réellement encore comment ça fonctionne. Le mystère est pour lui entier, bien au-delà de la purge évidente que provoque la boisson psychoactive. Pano fait alors la promotion d'une médecine qui est loin d'être facile d'accès, est un peu déconcertante, prend appui sur une substance qui est loin d'avoir bon goût, mais une médecine qui mérite que l'on s'attarde un peu plus sur ses bénéfices...

Extrait

« Le rituel sert à poser un cadre. Le cadre crée d'une part la sécurité, et d'autre part, en déstructurant les habitudes de ce monde-ci, crée un point de passage entre notre état normal et l'état de conscience modifié en lien avec la prise d'ayahuasca. »

Si cette expérience fut pour Pano bouleversante, elle le fut tout autant pour sa compagne qui aura l'occasion de raconter à son tour, dans le 4ème épisode de la série, ce premier usage. Sans que les visions soient présentes cette première nuit, le produit lui a parlé en quelque sorte et lui a raconté ce qui n'allait pas chez elle. La jeune femme ira alors bien mieux physiquement et moralement... L'usage sera désormais pour le couple régulier. Les séances se poursuivront dans le temps avec cette envie et cet objectif d'en savoir plus sur le produit, sur soi et sur le monde qui les entoure, avec en toile de fond un relatif apaisement...

Le passage, pour Pano, de l'usage régulier à l'animation d'une première cérémonie d'ayahuasca, se fera à l'occasion du décès de la shaman prévue pour encadrer la cérémonie ce jour-là. Pano



Extrait

« Y'a rien à faire. Une fois que le machin est dans la prise, il n'y a pas de bouton stop. Il n'y a pas de technique pour dire bon maintenant on s'arrête et on réfléchit. Le processus est fait, et après c'est à toi à apprendre à vivre avec. Y'a pas de recette miracle. »

s'essaie alors, avec un ami expérimenté, à l'accompagnement et l'encadrement des participants présents. Les précautions sont de mises. Le rituel et le cadre ont une importance d'autant plus importante que l'expérience psychoactive doit être facilitée et sécurisée « *pour amener tout le monde à bon port* » comme le dit si bien Pano... Cette première expérience de shamanisme actif improvisée sera suffisamment concluante pour qu'elle se poursuive une quinzaine d'années, jusqu'à aujourd'hui encore...

Mais la "crise" shamanique dont nous parlera Pano dans le dernier épisode, lui est tombée dessus il y a deux ans. Elle fut loin d'être agréable et particulièrement déconcertante. Il n'en dira pas grand-chose, si ce n'est pour faire le récit de phases d'hallucinations sans usage préalable de produit, d'une empathie et d'une sensibilité exacerbée, d'une forte dépression l'invitant au suicide et d'un questionnement sur sa santé mentale. Rien de moins... L'impact de cette expérience fut à ce point considérable qu'il la considère comme fondatrice de sa nouvelle "posture" de shaman, pour toujours en construction nous dit-il. Pano est désormais shaman de fait, sans qu'il aime l'affirmer, et sa pratique des cérémonies a évolué depuis ce fameux jour de crise... Le shamanisme, et la substance qui y est souvent associée, à savoir l'ayahuasca, sont souvent voilés de mystères. Pano vit avec ça et l'accepte sans essayer de vouloir tout dévoiler. L'auditeur se doit lui aussi de se laisser porter et est invité à le faire et à profiter du récit installé bien confortablement dans son fauteuil...

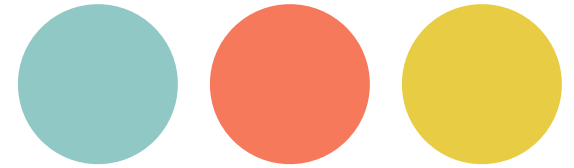


LA FRANCE PSYCHOACTIVE

DOCUMENT PROFESSIONNEL
(ACTUALITÉS)



L'observatoire Européen des drogues et des toxicomanies (EMCDDA) a commandé, comme chaque année, à l'Observatoire Français son rapport national des « principales évolutions du phénomène des drogues et des toxicomanies en France ». Si l'on peut en effet parler de phénomène c'est que la France n'avance pas au même rythme que ses voisins, même si l'on peut percevoir des évolutions...



Ce rapport national, délivré par l'OFDT (Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies), c'est avant tout celui d'un constat peu reluisant, mais dont on peut espérer qu'il puisse évoluer vers du mieux étant donné le peu d'avancées des politiques publiques ou alors celles-ci n'allant pas forcément dans le bon sens, c'est-à-dire celui qui permettrait de se concentrer véritablement sur la demande plutôt que sur l'offre. Agir sur cette demande c'est soutenir financièrement et prioritairement la prévention, mais aussi la réduction des risques et des dommages. Prévenir ce n'est pas empêcher à tout prix les usages mais simplement les accompagner, quels que soient leurs niveaux, pour en limiter les impacts négatifs. Même si le plan national de mobilisation contre les addictions 2018-2022, adopté par le Gouvernement en décembre 2018, met l'accent sur la prévention, la dernière disposition qui date de mars 2019, applicable en mars 2020, et visant à contraindre l'usage (amende forfaitaire de 200 euros), sans pour autant lui enlever légalement son caractère délictueux, ne cherche qu'à dissuader financièrement les potentiels usagers en les taxant au porte-monnaie, comme on le fait pour les dealers. L'argent étant le nerf de la guerre, il y a sûrement là encore des sous à récolter qui, n'en doutons pas, iront avant tout dans les poches des services de police ou des douanes, puisqu'un effort leur est demandé de lutter contre le trafic mais aussi le blanchiment de l'argent issu de ce trafic... Le nombre d'interpellations, qui dépassent les 160 000 en 2018, dont 80% concernent des usagers, est surtout révélateur du niveau de consommation en France qui, malgré les politiques successives



Rapport national à l'OEDT 2019

Rapport adressé à l'EMCDDA

Disponible librement sur le site www.ofdt.fr



Extrait

« Depuis juin 2017, la France expérimente une première communauté thérapeutique en milieu carcéral (l'Unité de réhabilitation pour usagers de drogues : URUD) au centre de détention de Neuvic. Une évaluation de processus a été demandée à l'OFDT pour accompagner sa mise en oeuvre. Elle témoigne de résultats prometteurs : le dispositif permet de pacifier les relations entre détenus et surveillants tout en témoignant d'effets positifs sur les bénéficiaires. »

prohibitives assumées, ne fléchit pas. Et quand il s'agit de placer en détention des usagers (C'est encore le cas de nos jours.), plus ou moins revendeurs, l'on sait d'avance qu'ils ne seront pas moins usagers revendeurs entre quatre murs, puisque c'est le lieu de vie collective en France où les consommations sont les plus importantes, et où les pouvoirs publics tentent de mettre en place des programmes efficaces de prévention et de réduction des risques...

La politique actuelle n'arrive pas à contrer une demande de stupéfiants qui n'est pas près de s'épuiser. Alors, même quand le conseil d'analyse économique (CAE) propose de « *reprendre le contrôle sur le cannabis* » dans une note rendue publique en juin et préconise un « *processus de légalisation, avec l'instauration d'un monopole public sur la production et la vente de cannabis* », il n'est pas entendu, loin de là. On peut tout de même souligner une compensation de taille dans les politiques publiques concernant le cannabis, à savoir la mise en place d'une expérimentation de deux ans du cannabis à usage médical, ou thérapeutique, suite à un avis favorable publié en décembre 2018 par un comité d'experts de l'agence nationale de sécurité du médicament. Les patients visés par l'étude sont ceux qui « *sont atteints de douleurs neuropathiques réfractaires aux thérapies, de certaines formes d'épilepsie sévères résistantes aux traitements, et ce dans le cadre des soins de support en oncologie, dans les situations palliatives, dans la plasticité douloureuse de la sclérose en plaques ou d'autres pathologies du système nerveux central* ». Le principe de cette expérimentation a été confirmé par l'ANSM (Agence Nationale de Sécurité du Médicament) le 11 juillet 2019... En ce qui concerne les nouvelles dispositions concrètes prises récemment, on peut aussi noter un nouveau plan de lutte contre l'usage problématique de crack en région parisienne. Pour des raisons de sécurité et de santé publique, il est question d'ouvrir de nouveaux lieux d'accueil et d'accompagnement des usagers pour éviter que les usages se poursuivent à ciel ouvert dans des conditions d'hygiène et de sécurité loin d'être humainement supportables. Affaire à suivre...



Extrait

« Le plan national de mobilisation contre les addictions 2018-2022 met l'accent sur le déploiement des approches fondées sur des données probantes, en particulier celles amplifiant les compétences psychosociales des enfants et adolescents, et sur le repérage précoce des conduites addictives pour mieux orienter les personnes en besoin vers les services d'aide spécialisés. »

Bien entendu, si les usages de crack, en augmentation, et de cannabis, stables depuis trois-quatre ans mais restants à un niveau élevé, sont des préoccupations constantes des pouvoirs publics, dans le lot du moins des produits illicites, ce ne sont pas les seules substances mises sous surveillance, licites ou illicites d'ailleurs. L'OFDT fait aussi le point sur des psychotropes comme l'héroïne ou la MDMA/Ecstasy, dont les usages restent stables, ou la cocaïne en poudre dont l'usage s'est largement démocratisé ces deux dernières décennies. Les benzodiazépines connaissent eux aussi une forte hausse de leur consommation. En ce qui concerne les traitements de substitution aux opiacés, consommés dans un cadre réglementé ou de façon détournée, la buprénorphine haut dosage voit sa consommation diminuer au profit de la méthadone. Le niveau d'usage des autres médicaments opioïdes (fentanyl par exemple), objet d'une première enquête en 2015, s'élève à 7 %...

Globalement, la demande de prise en charge dans le dispositif spécialisé de traitement des addictions, reste stable, après avoir augmenté entre 2014 et 2016 suite à la forte demande concernant le cannabis. Pour ce qui est des traitements en lien avec l'usage d'opiacés, la demande est à la baisse, alors que pour la cocaïne, elle est à la hausse... Il s'agit bien entendu, en accompagnant les usages problématiques de drogues, de limiter les complications sanitaires, souvent associées aux modes d'usage, comme les contaminations virales, les passages aux urgences (13 000 en 2015), ainsi que les surdoses (537 en 2017). Bien heureusement, en France, le Nalscue® (antidote aux surdoses opiacées), naloxone par voie nasale, a obtenu une autorisation de mise sur le marché et est commercialisé depuis janvier 2018. Par ailleurs, depuis juin 2019, des kits de naloxone intramusculaire (Prenoxad®) sont disponibles en pharmacie d'officine et dans les structures spécialisées. De plus, les salles de consommation à moindres risques, qui étaient jusque-là réservées aux injecteurs, sont désormais ouvertes aux usagers par voie nasale ou par voie d'inhalation, même s'ils ne sont pas injecteurs par ailleurs...

La population adolescente reste la population la plus ciblée par les campagnes de prévention disséminées sur l'ensemble du territoire national, et les lieux d'écoute se sont multipliés pour prendre le



Extrait

« En 2017, le total des dépenses publiques en faveur de la lutte contre les drogues et les conduites addictives est estimé à 2,45 milliards d'euros. »

relais et encourager l'intervention précoce auprès de jeunes en plus ou moins grande difficulté. On compte désormais plus de 500 points de consultations jeunes consommateurs (CJC) anonymes et gratuits, sur l'ensemble de l'hexagone. Ces consultations accueillent essentiellement des jeunes souffrant de problématiques liées au cannabis mais aussi à des comportements addictifs sans produit...

Si la France reste très bien placée dans la course à l'usage de psychotropes illégaux, c'est aussi, n'en doutons pas, dû à la disponibilité des produits. L'Hexagone, mais aussi les départements et territoires d'outre-mer sont des lieux importants de transit de substances en provenance : du Maroc pour le haschich, d'Espagne, des Pays-Bas et de Belgique pour l'herbe de cannabis (même si la production sur le territoire français est en forte hausse ces dernières années) ; de Colombie pour la cocaïne ; d'Afghanistan pour l'héroïne ; et enfin des Pays-Bas pour les drogues de synthèse... Tant que l'offre et la demande seront au rendez-vous et sauront trouver leurs espaces de rencontre, les politiques publiques se mordront les doigts...

A hand holding a black Juul e-cigarette. The background is a blurred image of a person's face, likely a woman, with a green bokeh light effect. A semi-transparent white circle is overlaid on the image, containing the title and subtitle.

JUUL ET COMPAGNIE

DOCUMENTAIRE
(ACTUALITÉS)



Dans ce documentaire américain, il est question de s'interroger sur la e-cigarette, sa toxicité et son efficacité, mais s'il fallait à nouveau semer le doute chez les non initiés, possible malheureusement que les soixante minutes proposées alimentent la polémique...



Aux Etats-Unis, le tabac a très mauvaise réputation chez les adolescents qui sont sensibilisés à ses dangers depuis leur plus jeune âge et n'ont pas eu droit, eux, aux campagnes publicitaires qui en vantaient les avantages, le style de vie qui y était associé et l'aura que dégageaient inévitablement ses consommateurs. Ils n'ont pas eu droit non plus aux mensonges éhontés des cigarettiers qui n'ont pas hésité à affirmer publiquement que leur produit n'avait aucune incidence sur la mortalité, et que la nicotine n'était pas addictive de leur point de vue, alors qu'ils avaient subrepticement rajouté dans leur tabac des substances comme l'ammoniac pour augmenter son potentiel addictif... Désormais, un fumeur longue durée sur deux meurt des suites de son usage. Demandez à la plupart des adolescents américains ce qu'ils pensent du tabac, et ils vous répondront que son usage est dépourvu d'intérêt, qu'il est hautement toxique et que le dégoût envers lui est la première chose qui leur vient à l'esprit quand ils envisagent une potentielle consommation. Moins de 10% des adolescents américains fument, alors que l'usage de la cigarette électronique a augmenté de près de 80% chez les lycéens ces deux dernières années, et toutes les catégories sont concernées. On vapote à tout va, on s'affiche à vapoter avec fierté, et si le lycée a posé un interdit dans l'enceinte de l'établissement, alors on se réunit dans les toilettes pour des pyjamas juul parties. Un doudou électronique de plus...



Un vapotage d'enfer

Un documentaire
de Sarah Holm Johansen

Dans la série *Broken*
diffusée sur Netflix depuis
novembre 2019

Big Tabaco, comme l'on nomme la réunion des grands groupes industriels de fabricants de cigarettes traditionnelles, sait bien que son avenir repose désormais, à plus ou moins court terme, sur des



Extrait

« Pendant des années, les règles de la Food and Drug Administration autour des e-cigarettes étaient assez vagues. Mais en 2018, à cause de l'épidémie d'e-cigarettes chez les ados à travers les Etats-Unis, la FDA a lancé une campagne de prévention choc. »

alternatives au tabac, l'essentiel pour eux étant qu'un autre produit addictif soit mis sur le marché pour devenir un nouveau bien de grande consommation et que l'on soit prêt à faire des kilomètres pour se le procurer quand le manque est présent. Des groupes comme Philipp Morris international commencent à engager des recherches pour tendre vers des alternatives qui, ils l'espèrent sûrement, constitueront un nouveau marché lucratif. Alors, bien entendu, la e-cigarette pourrait être ce produit-là d'autant que l'accroche auprès de la communauté adolescente, population dont l'âge est un facteur de risque d'addiction important, a été bien balisée par certains fabricants de vapoteuses, dont la marque Juul est l'étendard au design simple, sobre et classe et attire des jeunes sensibles à des publicités qui mettent en avant la "coolitude attitude" en juulant (puisque désormais, le terme "juuler" est adopté par les ados). La FDA (Food and Drug Administration), l'agence sanitaire fédérale américaine a alors pris des mesures d'interdiction de vente aux mineurs après avoir fait pression, un peu tard peut-être, sur la marque Juul pour qu'elle retire ses publicités. La FDA parle d'épidémie d'addiction à la e-cigarette dans cette classe d'âge...

Car oui bien sûr la vapoteuse contient de la nicotine, ce que beaucoup d'adolescents américains ignoraient visiblement, molécule active impliquée en grande partie dans l'addiction. Mais c'est bien l'idée de ses jeunes fabricants, qui ont lancé le produit en 2015 après avoir consacré plusieurs années à la e-cigarette, à savoir trouver une alternative crédible à l'usage du tabac, et pour cela, il faut bien que la nicotine soit présente pour soulager le manque, et qu'elle le soit suffisamment pour que le vapoteur n'ait pas l'envie de revenir au tabac. La fonction des produits de substitution est bien de remplacer un produit toxique en soi ou dont le mode d'usage l'est, par un produit équivalent, dont la toxicité ne peut être totalement nulle, mais dont l'usage réduit considérablement les risques, sans celui de l'addiction. Cependant il est des addictions qui sont moins destructrices que d'autres. L'idéal étant bien entendu que les adolescents, en première



Extrait

« Quand on voit quelqu'un vapoter, soit on voit une personne accro à la nicotine qui prend sa dose, soit un fumeur qui ne fume pas... La cigarette électronique n'est pas totalement sûre. Personne de sensé ne dirait qu'elles sont complètement sûres. Mais comparé au tabac, comparé à quelque chose où la moitié des utilisateurs à long terme d'un produit en mourront, à cause de ce produit, le vapotage est clairement moins nocif que le tabagisme. »

Martin Dockrell, responsable de santé publique en Angleterre

intention, ne se tournent ni vers la cigarette traditionnelle, ni vers la e-cigarette...

En ce qui concerne la marque Juul, considérablement répandue chez les adolescents américains, cible volontaire des publicités faisant la promotion du produit sur les réseaux sociaux, même si cette cible est peu assumée par les deux créateurs, deux questions se posent : ces adolescents sont-ils en train de consommer un produit toxique ? Et sont-ils surtout en train de prendre le chemin d'une dépendance les invitant par la suite à passer au tabac fumé ou à d'autres substances ? L'éternelle inquiétude d'un usage et d'une dépendance à un produit qui conduirait inévitablement à d'autres usages et comportements jugés problématiques, refait surface à ce moment-là, et difficile alors de faire redescendre cette inquiétude chez les parents ou encadrants... Il est souvent mis en avant le manque de recul sur les risques liés à ce mode de consommation inventé en Chine par un certain Hon Lik au début des années 2000, et certains scientifiques prennent même appui sur des études indiquant que les vapoteuses produisent une vapeur contenant des produits comme le plomb ou le manganèse pour prouver que le vapotage n'est pas dénué de toxicité. Certes, mais quoiqu'il arrive, comparativement à la combustion du tabac, les études sont formelles et indiquent dans le même temps une toxicité bien moindre que celle de la combustion du tabac, à condition bien entendu que des normes soient respectées, ce qui n'est pas toujours le cas on le sait. Toutes les suspicions et mesures de vigilance et de protection devraient donc surtout se tourner vers le contrôle des e-liquides et non pas sur l'outil en lui-même...

En Grande-Bretagne, les organismes de santé ne se posent pas autant de questions, ou du moins ont, en quelque sorte, tranché. Le passif mortifère en termes d'usage de tabac est lourd. Il fallait agir. La e-cigarette est devenue une alternative au tabac incomparable et incontournable. La réduction des risques a primé. Louise Ross, ex-conseillère en sevrage tabagique au sein du NHS, système de santé britannique, parle désormais, concernant la



Extrait

« Avec nos soins standards, nos soins habituels, la thérapie de remplacement de la nicotine et le soutien comportemental, environ la moitié de nos utilisateurs parviennent à arrêter en quatre semaines. Avec les e-cigarettes, le taux de réussite a connu une augmentation significative. C'est entre 65 et 70% de réussite. Je trouve ça remarquable. »

Louise Ross

vapoteuse, d'une bénédiction, après avoir pourtant émis pendant longtemps des craintes qu'elle juge aujourd'hui infondées. Dans son service de lutte antitabac elle offre aux fumeurs qui désirent arrêter de fumer, une cigarette électronique, et les taux de réussite sont impressionnants. Louise a peur qu'une moralisation de l'usage de l'e-cigarette s'installe à cause des polémiques concernant la toxicité de la nicotine qu'elle contient. Son taux dans les e-liquide est réglementé en Angleterre, et la marque Juul a donc réduit de moitié son taux de nicotine dans ses e-liquides vendus sur l'île. Le système sanitaire britannique mise sur un contrôle pragmatique, et non pas idéologique, de la vapoteuse pour que ses bénéfices prennent le pas sur les risques.

Les produits du marché de la cigarette électronique se sont bien développés depuis la création de la première e-cigarette et sont bien plus efficaces qu'avant. La vapoteuse est un produit particulièrement crédible désormais dans le sevrage tabagique, même si l'on peut toujours regretter que le pouvoir addictif de la nicotine soit inévitable, et que des géants de ce marché de la e-cig se soient emparés de cet outil de réduction des risques et en fassent un business particulièrement lucratif. La marque Juul s'est par exemple associée au cigarettier Altria pour booster ses ventes et bénéficier d'un lobbying efficace. Il n'en reste pas moins que l'outil conserve une valeur indéniable et qu'il serait bien dommage qu'elle passe à la trappe suite à toutes les polémiques qui jaillissent à son sujet, fausses informations mais aussi faits scientifiques avérés, le dernier en date, indiqué à la toute fin du documentaire, étant que des e-liquides qui circulent sur le marché clandestin contiennent des drogues de synthèse potentiellement mortifères. La réduction des risques ne doit pas avancer aveuglément, et il est important qu'elle concerne aussi bien entendu la e-cigarette, pour qu'elle puisse être utilisée à moindre risque et à bon escient...

A narrow, wet alleyway in a city, likely Paris, with laundry hanging on lines across the street. The ground is wet and reflective, showing the surrounding buildings and the hanging laundry. The buildings are multi-story and have a mix of brick and plaster. The laundry includes various items, including what looks like a white sheet or towel with a pattern. The overall atmosphere is gritty and urban.

CITÉ DOPAMINE # 12 FICTION



CITÉ DOPAMINE #12

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON
01

ÉPISODE

#12

« Sous mescaline les corps se transforment, et les chats sauvages peuvent devenir des chiens enragés. »

Pas de raison de laisser passer l'occasion de se laisser aller à une perte totale de contrôle des sens et des visions. Ma bonne Dame, mon bon Monsieur, sous mescaline les corps se transforment, et les chats sauvages peuvent devenir des chiens enragés. J'ai les hallucinations à bord de cerveau et les dents du fond qui baignent dans une sorte de bouillie psychoactive prête à jaillir en visions multicolores ou en noir et blanc suivant l'humeur du moment. Je place ma main devant la bouche pour tenter de contenir le jet, en espérant que le tout ne s'échappe pas par les autres orifices, ce serait drôle à vrai dire... J'ai suivi un couple au hasard, ou presque, du moins sans avoir eu l'occasion de faire leur connaissance auparavant sur les trottoirs glissants de la Cité Dopamine. Ils marchaient à reculons et en sens inverse de la circulation piétonne



« Sous mescaline, tu as vite fait d'avoir la sensation qu'on ne te viendra pas en aide, et que la solidarité ne vaut que pour ceux qui comme toi ont consommé. »

allez savoir ce qu'ils avaient en tête à ce moment-là, qui sait peut-être une vision à trois cent soixante degrés qui leur permet d'avancer curieusement en reculant et sans jamais, ou presque, percuter qui que ce soit. Faut dire que leur vitesse était si lente qu'il y avait de quoi prendre le temps de les éviter... Je leur ai tenu la main un moment et ai joué le jeu pour ne pas qu'ils se sentent seuls et expérimentent l'accompagnement psychoactif d'un usager sous effets comme eux probablement, allez savoir la substance qu'ils avaient absorbée. La libéralisation des drogues de synthèse a multiplié les possibles, ou du moins les a officialisés. Je pencherais, concernant l'usage du couple du moment, entre un hallucinogène et une substance comme la kétamine qui permet de sortir de soi et s'élever suffisamment haut pour pivoter, se retourner et aller voir ce qui se passe derrière. Je tente encore de comprendre comment on en vient à reculer dos au flux incessant des passants qui passent sans à aucun moment jeter un oeil pour être sûr de ne pas se faire mal... Mon accompagnement ne semble pas superflu tout de même. Chacun, à tour de rôle, m'agrippe le bras pour plus de sécurité, en ressenti du moins, car aucun d'entre eux n'a encore ouvert un oeil, même à moitié, pour prendre connaissance de mon identité. Sous mescaline, tu as vite fait d'avoir la sensation qu'on ne te viendra pas en aide, et que la solidarité ne vaut que pour ceux qui comme toi ont consommé. Alors, quand une bonne âme, comme moi en l'occurrence, se présente c'est qu'elle est en phase avec le trip opérant à ce moment-là. Eux et moi donc sûrement sous mescaline à l'heure où je vous parle et pour un bon moment, tout le monde ne peut pas en dire autant... La Cité est encombrée d'usagers, et tous ne sont pas sous effets des mêmes psychotropes en même temps bien entendu, alors des antagonismes se forment parfois, des forces et univers opposés qui se croisent et cohabitent le temps d'une brève rencontre, le tout étant de "tracer son trip" comme disent certains. Les télescopages sont parfois inévitables et rarement réjouissants. On se percute et l'on se fait mal pour de bon, même si la douleur est décalée parfois sous sédatif. Il sera temps de constater les dégâts un peu plus tard de retour à la maison, on pansera les



« Quand aucun mot ne sortent, on laisse fermenter la parole au fond des gosiers dans l'espoir qu'elle soit à un moment expulsée. »

plaies et on se souviendra peut-être de la soirée de la veille, ou pas... Messieurs dames qu'est-ce que je fous encore là à observer cette Cité à même les ruelles plus ou moins sombres, alors que je pourrais être pépère au fond de mon lit à cuver tranquillement sans que personne ne soit à portée pour que je me mêle de ce qui ne me regarde probablement pas... ? J'abandonne le couple à son sort, loin d'être triste. Euphorique, leur vitesse de déplacement a considérablement augmenté, à tel point que je ne peux plus suivre sans me prendre inévitablement les pieds dans le tapis. J'ai chuté souvent, me suis relevé à chaque fois, mais il est temps d'accepter qu'on n'a plus vingt ans pour partager des aventures psychoactives collectives, d'autant que la loi ne sera pas toujours de notre côté...

Ici on ne rigole pas avec la consommation de produits psychoactifs illicites, on sévit, et sévèrement. Et malheur à celui qui a été pris dans les mailles du filet. On a quasiment libéralisé d'un côté pour réprimer fortement de l'autre, et ainsi créer un semblant d'équilibre des forces, tu parles d'une politique !! Tout est mis en oeuvre alors pour faire parler les consommateurs pris en flagrant délit, et qu'ils livrent ainsi leurs fournisseurs. Pas question de les laisser partir tant qu'ils n'ont pas fourni une liste d'au moins dix noms dans l'organigramme de l'organisation dont ils dépendent, tu parles d'une méthode !! La plupart des usagers croupissent alors dans les prisons d'état tant l'omerta est de mise dans le milieu. Quand aucun mot ne sort, on laisse fermenter la parole au fond des gosiers dans l'espoir qu'elle soit à un moment donné expulsée... La ville est dite "encombrée" de malades alcooliques, mais loin de les considérer comme des victimes, on les traite en complice du grand banditisme. On veut des noms, des noms, et des noms, et si ce sont des gros noms, on se réjouit d'aller les réveiller en pleine nuit pour leur faire la leçon, et plus si rébellion, et moins si affinités avec les forces de l'ordre. Les arrangements se trouvent à la marge et sans que personne n'en sache rien ou du moins suffisamment peu pour que le doute persiste. Les organisations criminelles savent tout de même se débarrasser des encombrants si nécessaire. On balance de l'autre



« On a renversé la charge de la responsabilité des problématiques de deal dans la Cité, et personne ne semble y trouver à redire. »

côté du mur de la Cité les cadavres de bouteille pour faire propre et les usagers pour faire “clean“. On sauve les apparences en faisant croire qu’on oeuvre pour le bien de la communauté alors qu’on a sa part de responsabilité dans tout ce fiasco... Les lois ont encore changé ces derniers temps Messieurs Dames, et ce sont elles qui guident les actions des forces de l'ordre et rien d'autre. Désormais les usagers seront plus lourdement réprimés que les dealers car sans demande, il n’y a pas d’offre. On a renversé la charge de la responsabilité des problématiques de deal dans la Cité, et personne ne semble y trouver à redire. De l’oeuf ou de la poule, qui a commencé ? Comment cela a-t-il démarré ? L’homme a pu, depuis la nuit des temps, profiter des bienfaits de la nature, et a su en temps voulu isoler certaines molécules et les faire siennes en les détournant comme il se doit pour en potentialiser les effets. Qui peut-on réellement blâmer dans l’affaire, et y a-t-il matière à blâmer ?... Je cache au mieux tout de même ma réserve d’éthanol dans la maison, parce qu’un jour sûr Messieurs Dames on débarquera chez moi, et mes connexions, même les plus haut placées, ne pourront rien faire pour me sortir d’affaire...

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr